

JOURNAL

HELVETIQUE,

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

A O U T 1 7 4 3.



A N E U C H A T E L.

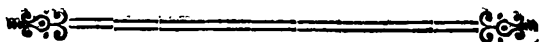
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1743.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.

A O Û T 1 7 4 3.



ESSAI

Sur l'Origine des Devoirs de l'Homme.

J'Entens par le mot de *Devoir* un Acte prescrit par la Volonté d'un Supérieur & qui rend coupable de désobéissance celui qui le néglige ou qui refuse de l'exécuter.

Suivant cette Définition, l'idée de *Devoir* suppose nécessairement un Supérieur, une Volonté déterminée dans ce Supérieur, & enfin le Pouvoir de se conformer à cette Volonté, chés celui à qui elle est manifestée.

Il s'en suit de là qu'un Être qui n'a point de Supérieur n'est tenu à aucun *Devoir*.

Il seroit absurde de dire *les Devoirs de Dieu*. Il ne peut y en avoir aucun pour lui, puis qu'il est lui même Supérieur à tous les Etres, & qu'il n'agit que conséquemment à ses propres Perfections.

D'un autre côté, un Etre privé d'intelligence ne sauroit être non plus astreint à aucun Devoir; puis qu'il n'a pas la faculté de conoitre la Volonté de son Supérieur.

Le mot de Devoir ne sauroit s'appliquer non plus à un Etre privé de Liberté; tut-il même doué d'intelligence; puisque s'il a la faculté de conoitre la Volonté de son Supérieur, il n'est cependant pas en son pouvoir de s'y conformer, ou de s'en écarter, & que par conséquent il ne peut pas être regardé come coupable de désobéissance envers ce Supérieur, quoi qu'il n'ait pas exécuté la Volonté.

Enfin un Acte prescrit par la Volonté d'un Supérieur cesse d'être un Devoir, s'il est contraire à la Volonté d'un Etre Supérieur à celui qui a prescrit cet Acte; puis qu'il ne rend point coupable de désobéissance celui qui refuse de l'exécuter. Un Enfant n'est point coupable de désobéissance, lors qu'il refuse de faire ce que son Précepteur lui ordone, si son Père lui a detendu la même chose. Un Soldat n'est pas obligé d'obéir à son Officier s'il lui com-

man-

mande des choses contraires aux Ordres positifs de son Souverain. Les Ordres d'un Prince ne sauroient être obligatoires s'ils sont oposés aux Loix de Dieu.

J'ai crû ces Eclaircissemens nécessaires pour apuier la Définition que j'ai donnée du mot de *Devoir*, & pour prévenir les difficultés auxquelles elle pourroit être sujette.

Lors donc que je recherche l'origine des Devoirs de l'Homme, l'objet de cette recherche est de découvrir si l'Homme a en éfet un Supérieur, & quel il est; si ce Supérieur a une Volonté déterminée à laquelle l'Homme doit se conformer, & quelle elle est; enfin coment & en quoi il peut exécuter cette Volonté.

Cette recherche n'a rien de pénible ni d'embarassant pour les heureux Possesseurs des Tresors de la Révélation. Ils y découvrent clairement quel est ce Supérieur: Les Titres sur lesquels cette Supériorité est fondée y sont mis au jour; sa Volonté y est manifestée; les moïens de s'y conformer, les secours pour en rendre la pratique aisée y sont fournis avec abondance. Mais come cette divine Clé n'a pas toujourns été entre les mains de tout le monde, come il peut y avoir des Pais, qu'il y en a eu même où elle n'est pas conüe, qu'il peut, en un mot, se rencontrer des cas où l'Ho-

me seroit privé de ce secours, il n'est pas inutile de voir si, avec l'aide des simples Lumières naturelles, il peut parvenir à s'éclairer sur une matière si intéressante. Cette recherche, sur tout, ne sera pas sans utilité, pour ceux même qui ont entre les mains les sacrés Oracles de Dieu, si elle peut nous conduire à la découverte d'une Loi primitive & fondamentale, de laquelle découlent naturellement tous nos Devoirs.

Pour cet effet, je suppose un Home qui n'a d'autre Flambeau que celui de ses Lumières naturelles, & d'autre Guide que la Raison. Je suivrai cet Home là dans les routes que sa curiosité, éclairée & dirigée de cette manière, lui fera tenir pour parvenir à la Vérité.

Je ne me suis pas créé moi même, dira un tel Home, s'il réfléchit sur son origine, & je n'ai pas toujours existé. Que je remonte de Génération en Génération, aussi haut qu'il me plaira, il faut que je m'arrête une fois à une première Cause, ou ce qui est la même chose à un Etre Créateur, de l'existence duquel je ne puis douter. Je suis donc par ce qu'il a voulu que je fusse, & par conséquent je cesserois d'être s'il ne le vouloit plus. Le même Etre qui a déterminé mon existence doit avoir aussi réglé ma durée. Je ne puis pas douter non plus qu'il
n'ait

n'ait aussi déterminé ma manière d'être ; & puis qu'en m'examinant moi même , je découvre que je suis susceptible de plaisir & de douleur , de crainte & d'espérance , de sentimens , en un mot , agréables ou désagréables , j'ai lieu encore d'être convaincu que c'est de l'Auteur de mon existence que je tiens cette *susceptibilité* ; sans doute afin que je puisse éprouver ces sentimens agréables ou désagréables , toutes les fois & aussi long-tems qu'il le jugera à propos.

Arrivé à reconnoître dans le même Etre l'Auteur de mon existence , le Maître de sa durée , & l'Arbitre de mon bonheur & de mon malheur , il est impossible que je ne reconnoisse , en même tems , que je dépens absolument de lui. Il est vrai que je ne me forme pas encore une idée bien précise de la nature & de l'étendue de cette dépendance ; cependant , en m'examinant moi même , je m'aperçois que je suis capable d'agir de différente manière : Là dessus un mouvement de curiosité s'empare de moi : La Volonté de cet Etre de qui je dépens , dis-je en moi même , est elle que j'agisse d'une manière plutôt que d'une autre ; ou n'a t'il à cet égard aucune Volonté ? S'il en a une , quelle est-elle ? Je suis intéressé à la savoir , car étant la Créature , je dois nécessairement lui obéir. Un peu de réflexion &

d'expérience va bientôt m'éclairer sur cet Objet de ma curiosité, & me fournir de quoi répondre à ces deux Questions, que je me suis faites.

D'abord, je remarque que cet Univers renferme d'autres Etres que moi, mais il n'y en a aucun, certainement, qui ait eu la force de s'être créé lui même; par conséquent, il n'y en a aucun qui ne doive son origine, aussi bien que moi à un premier Etre. Je decouvre, ensuite, que les Etres créés, agissent ou se meuvent d'une manière constante & uniforme à plusieurs égards; ou pour m'exprimer autrement, que tous les Corps sont assujettis à certaines Loix fixes & immuables. Malgré leur nombre & leur étonnante diversité, ils ne sortent point des bornes que la Main du Créateur leur a marquées. Plus j'examine, & plus je m'assure qu'il règne un certain Ordre dans l'Univers, & que rien de ce que j'y aperçois n'est l'Ouvrage du Caprice ou du Hazard. Le Jour fait place à la Nuit. Les Saisons se succèdent régulièrement les unes aux autres. Les Corps célestes conservent entr'eux la même position, ou s'ils en changent, ces changemens même sont réglés d'une manière invariable. Les Corps terrestres m'enseignent la même Vérité. Les Loix du mouvement, de la pesanteur; celles de la génération & de l'accroissement des

Plantes & des Animaux s'observent ponctuellement & sans aucune contravention. Je ne puis donc plus en douter; tous les Etres créés, qui m'entourent, sont soumis à certaines Regles. Ces Règles d'où peuvent elles émaner? De la Volonté d'un Supérieur sans doute. Hé! qui pourroit-il être que le Créateur lui même? Le Créateur a donc eu & a encore une certaine Volonté à l'égard de ses Creatures. Je suis sa Créature: Aurois-je été exempté de cette Règle générale? Celui qui m'a formé, n'auroit-il eu aucune Volonté, aucun dessein sur mon compte, en me formant? Cela ne se peut. D'ailleurs en m'examinant moi même, je m'aperçois qu'une partie de moi est assujettie aux mêmes Loix que les autres Corps; celles du mouvement, du choc des Corps, de l'accroissement, & autres, me sont communes avec les autres Etres qui habitent cette Terre. Me voila donc renfermé, à cet égard là, dans cette subordination générale; je ne saurois en disconvenir.

Il est vrai que je sens aussi chés moi quelque chose qui me distingue des autres Creatures; c'est une Ame libre & intelligente. Mais que conclurai-je de là? Sera ce que cette partie de moi même est indépendante? Nullement. Car premièrement je ne saurois douter quelle ne soit aussi l'Ouvrage du Créateur, & quand sur ce Prin-

cipe je ne conviendrois pas de sa dépendance, l'expérience que je fais qu'il y a certaines Loix auxquelles je sens quelle est assujettie, & auxquelles il n'est pas en son pouvoir de se soustraire, suffisoient pour m'en convaincre. D'ailleurs, ne seroit-il pas absurde de penser qu'un Etre que le Créateur a formé avec des facultés qui l'élèvent si éminemment par dessus ses autres Ouvrages, fut le seul qu'il eut créé sans dessein, sans se proposer aucun but, & sans exiger de lui aucun devoir? Tout ce donc que je puis conclure de la possession d'une prérogative qui me distingue si avantageusement des autres Créatures, c'est qu'il m'a destiné à exécuter sa Volonté, mais d'une manière conforme à ma nature, & à ma constitution, & par conséquent différente de celle en laquelle y sont assujettis les autres Ouvrages, qui n'ont pas les mêmes facultés. Il est juste que le Créateur exige de moi une obéissance libre & volontaire, & qu'il gouverne les autres Corps aveugles & insensibles, par des Loix générales, fixes & absolües.

Mais quelle est cette Volonté du Créateur, à laquelle je suis obligé de me conformer, & comment l'Homme, avec le seul secours des Lumières naturelles, parviendra-t'il à la découvrir? Essaïons de mettre ici encore une fois en œuvre la contemplation
des

des Ouvrages de l'Univers. J'y ai déjà observé l'Ordre merveilleux qui y règne invariablement, au moïen de certaines Loix émanées de la Volonté du Créateur, qui s'y observent ponctuellement. Mais quel est le but de ces Loix ? Quelle est la fin que le Créateur s'est proposée en les imposant ? C'est sur quoi je n'ai point encore suffisamment réfléchi, & qui méritoit cependant toute mon attention.

Le fruit d'une telle recherche sera, on n'en sauroit douter, la découverte de cette Vérité : *C'est que le Créateur s'est proposé dans l'établissement de ces Loix la conservation & le bonheur général de ses Créatures.* C'est ce que toute la Nature nous enseigne, pour peu que nous nous donions la peine de l'étudier. Plus nous pousserons cette étude, & plus nous aurons occasion de nous en convaincre.

L'Univers entier nous crie, que la conservation & le bien être du Tout est lié nécessairement avec le maintien de cet Ordre admirable. C'est donc, je ne puis en douter, le but que le Créateur s'est proposé en l'établissant. C'est à ce but que tend tout le Mécanisme des Créatures inanimées. Elles sont obligées d'y concourir, & elles y concourent en effet ; mais d'une manière conforme a leur nature & à leur constitution :

tion : C'est ainsi ; qu'elles remplissent la tâche qui leur a été donnée.

L'Homme, cette Créature libre & intelligente, n'a pas une tâche différente. Les facultés dont il est doué, & qui ont été refusées aux autres Créatures, ne le dispensent point de concourir au but général que le Créateur s'est proposé, en formant les autres Ouvrages. Autrement il faudroit dire, ou que ces facultés le tirent de la dépendance à laquelle sont assujettis tous les autres Etres créés, & que le Créateur n'a eu aucune vûe, aucun dessein, en le formant, ce que nous avons déjà vû, qui ne pouvoit être ; ou il faudroit imaginer quelque autre but particulier que Dieu se seroit proposé en formant les autres Ouvrages. Mais quel pourroit être ce but particulier ? Il faudroit le suposer sans doute plus excellent que le but général ; car on ne peut pas raisonnablement penser que le but d'un Ouvrage moins parfait, fut plus excellent que le but d'un Ouvrage plus parfait : Il me semble au moins que ce seroit une absurdité de le penser. Cela étant, où trouver un but plus excellent, plus digne du Créateur, plus conforme aux idées que nous nous faisons de ses Perfections infinies, que celui qu'il s'est proposé en formant les autres Ouvrages ? *La conservation & le bonheur de ses Créatures.*

D'ail-

D'ailleurs; en m'examinant moi même, je m'aperçois que je tire de grands avantages du maintien de cet Ordre, qui règne dans l'Univers: Il y a plus: Je les sens, ces avantages, d'une manière beaucoup plus vive que ne le font les Créatures qui paroissent susceptibles de sentiment. J'ai même lieu de croire qu'entre les plaisirs dont je jouis & que les Ouvrages du Créateur me procurent, il y en a qui ne sont connus qu'à ma seule espèce. Me voila donc plus intéressé qu'aucune autre Créature à la conservation de cet Univers, qui m'offre tant de douceur, & tant d'avantages, aussi bien qu'au maintien de l'Ordre qui y règne: D'où je dois conclure, que je suis aussi plus obligé qu'aucune autre à y concourir autant qu'il dépend de moi.

Voici donc la Volonté de mon Créateur, & la Loi fondamentale à laquelle je suis obligé de me conformer: C'est que je contribue, autant que ma nature & ma constitution peuvent le permettre, à la conservation & au bonheur de ses Créatures, & que je leur procure le plus grand bien que je suis capable de leur procurer, & dont elles peuvent être susceptibles.

Au reste, je n'ai point à craindre qu'en obéissant à cette Loi, je contrevienne à la Volonté d'un Etre supérieur à celui qui me

l'a donnée ; je ne saurois imaginer aucun Etre qui soit au dessus de lui. Hé ! Quel Etre pourroit il y avoir plus grand , plus puissant & plus sage que le Créateur du Ciel & de la Terre !

Mais coment pourrai-je , & c'est ce qui me reste à voir , coment pourrai je exécuter cette Volonté de mon Créateur ? De quelle maniere pourrai-je contribuer à la conservation & au bonheur de ses Créatures ? Ataché à la surface de ce Globe , & ne pouvant m'en écarter un moment , je ne saurois avoir aucune influence sur ces vastes Corps , que je ne vois que dans l'éloignement ; je ne puis contribuer en rien au maintien de cet Ordre admirable qui règle leur cours , qui le fixe , & qui les enchaîne les uns aux autres. Ce n'est donc pas sur eux que je dois me proposer d'exercer mon zèle & mon obéissance aux Ordres de mon Supérieur. Il faut donc que je cherche d'autres sujets plus à ma portée : Je les trouverai sans doute sur cette Terre que j'habite. Mais ici , je suis encore obligé de reconoitre ma foiblesse ou mon ignorance. Un Orage se forme , je ne puis , ni le dissiper ni le détourner : Un Torrent se répand dans la Campagne & renverse tout ce qu'il rencontre en son chemin ; il n'est pas en mon pouvoir de l'arrêter :
Une

Une Masse de Rocher se détachant d'une Montagne écrase tout ce qui se trouve sur son passage, & je n'ai rien à lui opposer. A chaque accident je sens que les forces me manquent & que mon industrie a des bornes. D'un autre côté je vois les Plantes croître & se perpétuer, sans mon secours; les Animaux se nourrir & se multiplier, sans mon assistance. Tous ces Etres se passent fort bien de moi; d'ailleurs leurs besoins ne me sont connus que fort imparfaitement: De là je serois tenté de conclure que je ne suis d'aucune utilité dans cet Univers, & que quand j'aurois les bras croisés, la Nature n'en iroit pas moins son train, si elle ne renfermoit que les Etres dont je viens de parler. Mais il en est d'une autre espèce, dont je ne saurois ignorer les besoins, & à qui mes soins & mon secours sont réellement utiles.

Le premier que je découvre entre tous; c'est mon propre Individu: Plus prochain, plus présent, plus à ma portée qu'aucun autre, il me semble qu'il doit être aussi le premier & le principal Objet sur lequel je dois exercer la faculté que j'ai de procurer le bien; seulement dois-je prendre garde à une chose, c'est qu'en me procurant certains biens, je ne me prive pas moi même de quelque autre bien plus considérable; autrement

ment je ne me conformerois pas à la Volonté du Créateur; je n'obéisirois pas à la Loi fondamentale, qui veut que je procure le plus grand bien dont je suis capable. De là suivent naturellement les Règles de la Sobriété & de la Tempérance, & en général tous nos Devoirs envers nous mêmes: Devoirs qui ne nous prescrivent autre chose si ce n'est de préférer des avantages considérables à des avantages triviales; des plaisirs solides & de longue durée à des plaisirs courts & passagers.

Mais ce n'est pas tout. Je découvre encore d'autres Êtres dans le Monde, à qui je puis être aussi d'une grande utilité: Ce sont des Êtres en tout semblables à moi: Instruit de leurs besoins par les miens, mon Devoir est de les soulager: Jugeant de leurs desirs par ceux que je sens chés moi, je dois m'empresser à les satisfaire: Averti par ma propre expérience des dangers qui peuvent les menacer, je dois faire mes efforts pour les en préserver. Mais ici encore, je ne dois pas perdre de vue l'obligation où je suis, non seulement de procurer le bien; mais de procurer le plus grand bien dont je suis capable. C'est le plus grand bien que je dois avoir sans cesse devant les yeux, dans toutes mes Actions, aussi bien que dans tous mes Jugemens; soit qu'il s'agisse de

de-

décider entre les différens interêts d'autrui , soit qu'il faille opter entre mes propres interêts & ceux des autres. En suivant exactement cette Loi fondamentale , je n'ai point à craindre de pécher contre la Justice , l'Équité , la Charité , la Bienfaisance ; au contraire l'exercice de ces Vertus n'est autre chose que la pratique des Devoirs que cette Règle , bien entendue & bien appliquée , nous impose : C'est ce qu'il seroit facile de prouver en entrant dans le détail , & en appliquant cette Règle à tous les cas qui peuvent être proposés ; mais ces détails nous meneroient trop loin ; d'ailleurs ils ne sont pas proprement de nôtre sujet. Par la même raison , je ne parlerai pas non plus des Règles qui peuvent servir à faire une juste estimation des différentes sortes de biens qui peuvent résulter de nos Actions ; quoi qu'absolument nécessaires , pour déterminer nôtre choix & nôtre conduite. Il me suffit , pour le coup , d'avoir indiqué par quelle route , par quelle suite de raisonnemens & de recherches , je pense que l'Homme , avec le seul secours des Lumières naturelles , peut parvenir à la découverte d'une Loi fondamentale , d'où découlent nécessairement tous ses Devoirs.

Quelque prévenu que je puisse être en faveur du Système que je viens d'exposer ,

je n'en présume point affés pour le croire à l'abri de toute difficulté. Je n'entreprendrai pas même de prévenir toutes celles que je puis prévoir ; je me contenterai seulement d'en examiner une ou deux , dont la solution peut répandre un nouveau jour sur ce que je viens de dire.

La première qui se présente, & que je me hâte de prévenir ; c'est le reproche qu'on pourroit me faire que dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici je n'ai fait aucune mention des Devoirs de l'Homme envers Dieu ; que par conséquent cette Loi fondamentale que j'ai posée , n'est bonne tout au plus qu'à nous indiquer ce que nous devons à des Etres sur le bonheur de qui nous pouvons influer, mais quelle ne nous instruit point de ce que nous sommes tenus de faire à l'égard de l'Etre Suprême ; quoi que ce soit là , come on ne peut en douter, le plus important & le plus essentiel de nos Devoirs. D'où il s'ensuit qu'il s'en faut beaucoup que ce Système ne soit suffisant pour nous amener à la conoissance de tous nos Devoirs , puisqu'il nous en omet les principaux.

Il est facile de répondre à cette Objection. Premièrement , en se rapellant par quelle route nous sommes arrivés à la découverte de cette Loi fondamentale ; c'est d'abord en reconnoissant un Etre Supérieur, qui

nous

nous a créés, aussi bien que tout le reste de l'Univers. Tout nous dit que nous dépendons entièrement de nôtre Créateur, & que nous sommes obligés de nous conformer à sa Volonté. En suite est venu le desir de la conoitre : Quels nouveaux motifs de zèle, d'obéissance, de confiance, de reconnoissance n'avons nous pas trouvé dans cette découverte ! Mais qui ne conviendra que si cette recherche produit naturellement en nous toutes ces dispositions, celles qu'exige nôtre Créateur doivent leur être tout à fait semblables ?

Ajoutons à cela que ces dispositions, qui sont l'essence du Culte que nous devons rendre à la Divinité, se renouvelleront en nous toutes les fois que nous réfléchirons à l'Origine de cette Loi fondamentale ; Origine qui nous retrace la Grandeur de Dieu, sa profonde Sagesse, nôtre foiblesse & nôtre dépendance. A cet égard donc, si on ne peut pas dire que cette Loi comprenne nos Devoirs envers Dieu, on ne peut disconvenir au moins qu'elle ne les suppose.

Mais il y a plus : Si, comme on n'en sauroit douter, la conoissance de Dieu, nôtre amour, nôtre confiance en lui, nôtre dévoûement à sa Volonté, est pour nous la source d'une infinité d'avantages & de douceurs plus solides, plus réelles qu'aucunes

que nous puissions imaginer, tout ce qui sert à exciter, ou à entretenir en nous ce sentiment, n'est-il pas compris dans l'obligation où nous sommes de nous procurer, aussi bien qu'aux autres Hommes, le plus grand bien dont nous sommes capables ? Bien loin donc qu'on puisse dire que cette Loi fondamentale laisse à côté nos Devoirs envers Dieu, on doit avouer qu'elle les renferme nécessairement. Le Culte extérieur même, considéré comme un moyen d'exciter en nous & chés les autres, ces salutaires dispositions, s'y trouve compris sans difficulté.

Une seconde Objection qu'on peut former contre ce Système, roulera sur la difficulté, pour ne pas dire sur l'impossibilité où l'Homme est de remplir exactement les Devoirs que cette Loi lui impose. Par cette Loi, il ne doit pas seulement procurer le bien, mais le plus grand bien dont il est capable, & si par une Action il procure un bien, mais moindre qu'un autre bien qu'il auroit pû procurer, s'il avoit agi différemment, le voilà coupable de contravention à cette Loi. Mais avec des Lumières aussi bornées que les siennes, comment pourra-t'il prévoir tous les effets des différentes Actions dont il a le choix ? Comment pourra-t'il peser, comparer, combiner les différentes sortes de bien qui pourront en

ré-

réfulter ? Suposé même que par ses éforts il pût y parvenir, quel tems ne lui faudroit-il pas pour cela ? Sa Vie entière s'écouleroit dans les Spéculations, & il passeroit ses jours dans une inaction continuelle.

Je répons a cela, premièrement, que Dieu n'exige jamais rien de nous qui soit au dessus de nos forces : Nous remplissons nôtre tache en faisant un bon usage de celles qu'il nous donnees. Dans toutes les circonstances de la Vie, il est un tems pour réfléchir, & un tems pour agir. Employer à l'un le tems qui doit être destiné à l'autre, c'est se rendre coupable ou de precipitation ou de lenteur, & c'est à quoi nous devons toujours prendre garde. Nôtre Devoir est donc de reflechir pendant que nous en avons le loisir, & d'agir lors que nous y sommes apellés ; persuadés que, pourvû que nous fassions de nos lumieres & de nos forces tout l'usage qui est en nôtre pouvoir, nous ne saurions être coupables. D'ailleurs cette opération n'est pas toujours si longue ni si pénible qu'il le paroît : Nôtre Raison fortifiée de l'expérience nous offre des calculs tout faits, qui peuvent nous servir dans la plûpart des occasions : Les Loix humaines, qu'on peut suposer avoir été établies pour procurer le plus grand bien, nous sont encore d'un grand se-

cours : Enfin les Confeils des Perſones éclairées peuvent auffi nous aider , & des Maximes univerſellement reçues & approuvées des Gens ſages peuvent nous tenir lieu de démonſtration. Il n'eſt pas naturel que tout le Monde s'accorde à ſe tromper & à tromper les autres : L'Erreur n'eſt jamais ſi générale qu'il n'y ait quelque exception & que la Vérité n'éclaire ceux qui la cherchent & qui l'aiment ſincèrement. A l'aide de tous ces moïens , l'Home eſt en état de juger , juſqu'à un certain point , & même affés promptement , de ce qu'il doit faire , & de ce qu'il doit éviter.

Cependant , il faut l'avoïer , ces ſecours ne ſauroient diſſiper tous ſes doutes. Tenté de vérifier par lui même des Calculs faits par autrui , il y rencontre quelquefois de l'incertitude , ſouvent même des contradictions. Il ne peut s'empêcher , alors , de ſouhaiter ardemment de trouver quelque Guide plus sûr & plus éclairé , ſur la direction duquel il puiſſe ſe reposer entièrement , ſans crainte de s'égarer. Heureuſement pour nous , ce Guide eſt enfin trouvé , & ce Guide , c'eſt Dieu lui même , qui , par un éfet de ſon infinie Bonté , a bien voulu joindre au Flambeau de la
Rai-

Raison, les Divines Lumières d'une Révélation expresse, qui ne nous laisse rien ignorer de ce que nous devons savoir. C'est dans cette Révélation que nous trouvons une direction complete, un Système sûr, une Morale démontrée, des Calculs tout faits, sur lesquels nous pouvons absolument nous reposer. A cette Lumière, tous nos doutes s'évanouissent, l'Homme marche d'un pas assuré dans la route du Bonheur : Plus il est sage, plus il est docile à cette Divine Direction, & plus il trouve ce Système digne de DIEU.

LAUSANNE.





LETTRE

*A Madame De ***** sur le Livre intitulé
PAMELA ou la Vertu récompensée,
traduit de l'Anglois. Edit. d'Amsterdam
MDCCLII. **

MADAME.

Vous me surprenés de me dire que vous n'avez pas lû *Paméla*, ce Roman Anglois d'un goût si nouveau, & que tout le Monde a lû si avidement. Assûrément, *Madame*, vous n'êtes point Femme sur cet article: Si *Eve* n'eut pas été plus curieuse, *Adam* seroit encore dans le *Jardin de délices*; & si les Femmes l'étoient moins, nous ne serions pas autant à la mode. Ne murmurons donc pas d'un goût & d'un Caractère duquel nous tirons tant d'avantages. L'envie que l'on a de nous conoitre, nous dévoile à nôtre tour bien des choses; outre que nous raillons rarement l'Esprit de Curiosité, sans que la raillerie
re-

* Cette Lettre fut écrite à Lausanne en 1742 dans le tems que l'Ouvrage paroissoit ou du moins peu de tems après.

retombe sur nous. Hommes & Femmes, nous en avons tous une dose assez raisonnable : J'en admire d'autant plus, vôtre indifférence pour un Livre que j'ai vû tant de Gens s'arracher des mains. C'est une espèce de Constance remarquable dans vôtre Sexe, & qui est presque rare dans le nôtre.

Vous jugés bien, *Madame*, qu'un Livre si courû a dû paroître charmant. Dès qu'une chose a la vogue, on la présume parfaite : Il n'est plus de termes pour la louer. Ce Livre nous a été annoncé avec des Eloges si excessifs, que nombre de gens l'ont admiré avant que de l'avoir lû. D'autres l'ont dépêché pour se garantir d'insulte, en se mettant au niveau de ceux qui avoient fait cette lecture si nécessaire. Car, le croirés vous, *Madame*, il n'y avoit pas de sûreté à la disputer. On étoit reçu trop froidement de ceux qui avoient été plus habiles. Un air d'importance, de dédain, & de supériorité marquoit la chasse à tout ce qui n'étoit pas au fait de l'Evangile du jour. Et en vérité je pense que pendant quelque tems, c'étoit le seul Evangile. On l'avoit trop dans l'Esprit, pour en écouter un autre. Il n'y avoit plus qu'une Phrase dans le Monde : *Avez vous lû Pamela ?* En s'abordant, en entrant en Compagnie, au lieu du compliment

ment vulgaire sur la Santé, c'étoit, *Eh bien! Que dites vous de Pamela?* Cela se disoit avec un petit mouvement de tête, & une composition de gestes dont le sens étoit, *Avés vous été digne de lire Pamela?* Ou pour le moins, *Avés vous eu asses de goût, asses de discernement pour le rechercher?* - - - *Pouvéz vous vous vanter d'avoir fait cette Lecture?* *Avés vous le bonheur & la gloire de l'avoir faite?* Si on la recomandoit, c'étoit à peu près du ton que l'on prendroit en ofrant du Vin exquis de son propre crû. Car à voir l'interêt particulier que l'on y prenoit, vous auriés juré que chacun avoit part à l'invention, ou étoit intime Ami de l'Auteur. Enfin je vous assure que c'étoit une petite Comédie très amusante & très pleine de caractères; l'Entouffiasme étoit complet. Il étoit décidé que c'étoit *le bon ton*; ainsi je ne manquerai point à la politesse, en vous disant que les Femmes y tenoient le dé. Les Homes ne se hatoient pas tout à fait tant, ou ne devoient pas autant se hâter; il leur convenoit de suspendre un peu la vivacité de leurs Éloges. J'en ai vu cependant, qui auroient pû avoüer qu'un Village régulier, une liaison tendre, une petite Eloquence de Coterie, déterminoit leur suffrage. Voila come nous sommes toujourns les Monuments de vôtre Pouvoir.

Je

Je ne m'étonne plus, de ce que disoit un Ancien Satirique *, parlant des Dames de Rome : *Elles ne voudroient pas pour un Monde changer de Sexe : Elles ont trop d'avantage sur nous en fait de plaisirs.* Leur brillante & féconde Imagination prête des charmes invisibles & inexprimables à tous les Objets : Nous autres pauvres Hommes n'avons point de telles ressources. Nous voïons ce qui est, & rien de plus. Nous goûtons le plaisir : Mais nous n'avons pas l'art de l'animer, de le multiplier, de le menuïser pour ainsi dire, de tirer parti d'un sujet stérile, & de créer à l'instant tout ce qui lui manque.

Pour me rapprocher du mien, je vous dirai, *Madame*, qu'il ne faut pas, s'il vous plait, appliquer toutes ces Réflexions à l'*Histoire de Pamela*. S'il a fait d'abord l'admiration, il ne faut pas tant en être surpris, après l'accueil sans bornes que lui a fait la Nation éclairée qui l'avoit vû naitre. C'est le premier Ouvrage de ce genre qu'on ait recommandé de la Chaire **, & cela pouvoit bien conduire une Dame de beaucoup d'Esprit d'ailleurs à le placer immédiatement après l'Écriture. Un Roman presque religieux

* Juvenal.

** Mr. Slocock Ministre de St. Sauveur dans Soutvvarck a recommandé (dit-on) en Chaire la lecture de PAMELA. Bibliot. Britan. Tom. XVII. Part. II.

gieux étoit quelque chose de si neuf, que cela seul pouvoit prévenir une foule de Lecteurs; sur tout ceux qui volant sur des ailes étrangères, & connoissant peu les ressources inépuisables du Génie, croient aisément tous les genres épuisés

Et coment, je vous prie, résister à un Ouvrage, qui devoit enchérir sur tout ce que les François avoient osé, & faire un défi formel à tous leurs Auteurs! Si ce n'a pas été là tout à fait l'idée d'une Nation aussi modeste qu'habile & judicieuse; ça été du moins celle d'un Panégyriste de cette Histoire, dans l'une des Cinq Préfaces qui l'accompagnent. Voici en quels termes il tire son Horoscope. *Petit Livre, charmante Pamela, présente toi hardiment au Public, sois sûre de trouver des Amis & des Adminateurs, non seulement dans ta Patrie, mais même dans les Pais éloignés. Tu pourras servir de Modèle aux Ecrivains d'une Nation voisine, qui auront maintenant l'ocasion de recevoir de bon Argent Sterling, à la place de la fausse Monoie, qui a eu si long-tems cours parmi nous, dans des Pièces où l'on ne trouve que la légèreté de cette inconstante Nation.*

Jamais *Don Quichotte* ne soutint avec plus d'énergie la beauté de sa Dulciée: Mais une beauté aussi parfaite, que *Pamela* avoit elle besoin pour se soutenir d'insulter à toutes les autres?

Que croiés vous, *Madame*, quai'ent produit des Louüanges si peu mesurées ? Ce qu'elles produisent d'ordinaire ; de l'envie & de la critique. Rien n'est plus propre à faire relever les défauts que le soin d'exagerer les Vertus. Voilà coment un extrême en produit toujours un autre. Quand on louë trop, c'est à peu près come si l'on invitoit à blâmer.

Une louänge excessive est une espèce de malice involontaire. Si l'on y pensoit bien, l'on s'apercevroit que les belles choses n'ont besoin ni d'efforts pour être conuës, ni d'épithètes ampoulées, pour être senties. Le Lecteur, qu'on laisse juger sans le prévenir, louë naturellement & plus volontiers. La chaleur qu'on veut lui donner le refroidit pour l'ordinaire : Il n'a plus rien à dire dès que le Panégiriste a tout dit. On le regarde come un Home aposté dans le Parterre, pour soutenir une Actrice. Voila l'Home, & l'Home libre, qui se révolte contre tout ce qui l'enchaîne. Qu'on captive son suffrage, à la bone heure ; mais ce ne sera jamais en faisant le Procès à ceux qui refuseront de le donner. Par cela même que nous nous déclarons ici pour le stile temperé, nous nous imposons la loi de suivre nôtre Sistème. Dès lors nous n'applaudirons pas de meilleur cœur à une Critique trop entière & trop décisive.

Telle est en particulier celle que je viens de lire dans le Tome XXVIII. de la *Bibliothèque raisonnée*, où je n'atendois rien qui ne dût soutenir la plus sévère Coupelle. Un Ouvrage de goût, & qui entraîne celui du Public doit être traité ou réfuté avec goût. On doit le ménager en le critiquant, ne fut ce que par respect pour une foule d'honnêtes Gens qui l'ont admiré. Si cette foule s'égaré, la ramenera-t'on par l'autorité d'une décision impérieuse ? A coup sûr un jugement mitigé & come arraché à regret y seroit plus propre.

Un Contraste parfait a d'abord l'air d'un Esprit de contradiction: Ainsi que gaignoit on, en disant, du haut de son Siège a ceux qui regardent *Paméla* come un Modèle ou come l'Ecole de la Vertu la plus achevée; que *ce Livre est très pernicieux, & qu'on ne conseilleroit pas à des Filles qui aiment la Vertu de le lire ?* C'est ainsi que débute le Critique dès la première page, & il finit par conclure de cette manière. *Au reste, outre que ce Livre doit être mis au rang des mauvais, si on le done pour un Ouvrage où la Vertu doit être mise dans tout son jour; C'est que la Méthode en est fort bizarre; & l'on doit être surpris que la Nation Angloise, dont le goût délicat est généralement reconnu en ait fait un cas si extraordinaire.* Il y a là un air d'Epître cha-

chagrine, dont l'algarade aux Auteurs François pourroit bien être la cause. Come je n'ai nul dessein de faire un Ouvrage, & que je n'écris que pour vous, je ne m'embarquerai point dans une Dissertation méthodique. Je me contenterai de dire que l'Auteur doit prouver un Jugement si opposé à nombre d'autres, & qui foudroie tout sans miséricorde. Or il me paroît qu'il le prouve par un endroit trop facile à contester, puis qu'il roule presque entièrement sur une supposition. A coup sûr une idée prêtée, & qui pourroit être traitée d'imputation, si elle avoit pour objet une Personne réelle, ne pourra fonder la condamnation d'un Caractère, qui doit être bon ou mauvais, selon le principe qui l'anime; & loin qu'il soit plus permis de l'hazarder dans un Ouvrage de Critique & de bel Esprit, où l'on n'a personne en vuë, je vois tous les jours qu'on passe plutôt dans le Monde un de ces petits Arrêts dictés rapidement par la Médifance, qu'un écart pareil fait à tête reposée, & dans un Livre; quoique l'un soit une faute du Cœur & de Conduite, & l'autre tout au plus une faute de Génie & de Jugement.

Voici où gît la supposition qui fait pourtant la base de cette Critique; c'est dans le caractère & les vuës secrettes que l'on prête à *Paméla*.

On

On voit dans cet Ouvrage (dit le Journaliste p. 418.) le Caractère d'une Fille d'Esprit & rusée, qui ne résiste à son Maître, que pour aiguillonner d'avantage son Amour.

Et plus bas dans la même page.

Que peut-on conclure de sa Conduite, s'mon qu'elle vouloit si fort aiguillonner la passion de son Maître, qu'il ne pût se défendre de l'épouser ?

P. 423. Que pensera-t'on de la crainte qu'elle témoigne à son Amant de donner de l'Amour au Fils de Madame Davers ? C'étoit sans doute le meilleur moyen d'aiguillonner le sien. &c.

Et enfin, p. 426. Ces Expressions qui marquent une passion qui cherche à se satisfaire ne l'alarment point. Mais continuant de l'aiguillonner, si vous voulés lui dit-elle être favorable à votre pauvre servante, &c.

Voilà bien des aiguillons en petit Volume ; car tout cela se dit dans une Pièce de 9. petites pages. J'avoüe que ces fréquens aiguillons ont failli à me blesser. Le Critique n'avoit-il qu'une idée & un terme unique pour la rendre ?

L'Idée dominante est donc que *Paméla* est une Coquette déclarée, ou come il s'exprime, *une Copie de Cent mille Rusées, qui n'ont résisté aux atakes de leurs Amans, que pour en faire des Maris.* Si cela est, avoués, *Madame*, qu'il ne valoit pas la peine de
faire

faire un Livre de 973. pages pour nous doner une Copie si usée. Car supposé même que l'Auteur eut voulu tenir École publique de Coquetterie, il n'étoit point nécessaire de tant d'Art pour la rendre aimable. Je vous prie cependant de ne me faire garant de rien; je suis tout bonement mon Journaliste, qui débite par *Cent-mille*, les Coquettes les plus rusées.

Je n'avois pensé d'abord à m'ériger, ni en Apologiste, ni en Critique. Je contreferai seulement tour à tour l'un & l'autre, sans autre dessein que celui de vous amuser, sur un sujet que je présume de vôtre goût.

Voilà donc la pauvre *Pamela* sur la sellette, & qui à son insçu, & sans doute contre son gré, fait un cours complet de toutes les rubriques femelles, dans le tems qu'elle croit doner un exemple achevé de sagesse & de prudence. La voilà assurément bien loin de son compte; ou si c'est une Histoire feinte, dont l'unique but eut été de nous instruire, le sage *Mr. Richardson** ne devra-t'il pas être aussi frappé du but qu'on lui prête, qu'eut pû l'être *Mr. de Cambrai* si l'on eut prêté à son *Télémaque* les vuës pernicieuses, que l'on attribüe au Prince de *Machiavel*.

K.

Je

* Auteur de *Pamela*.

Je dirai plus, pour parler un moment sérieux: Avec des intentions aussi pures, il auroit lieu d'être affligé d'avoir donné des leçons d'un Vice aussi dangereux, avec des expressions aussi religieuses; Il n'y auroit de neuf dans son Ouvrage que l'Art punissable de faire servir à son but tout le pathétique de la Religion. Voïons néanmoins si *Paméla* est si coupable. Le sens de l'attaque du Critique est: *On ne sauroit mieux s'y prendre pour inspirer une Passion des plus fortes, & pour engager un Amant au Mariage. Donc tout ce qu'a dit ou fait cette Fille n'est que ruse & dangereux artifice.* La conclusion sera-t'elle juste, si le but est permis, & si les moïens qu'elle emploie sont légitimes? Quant au but je ne fais si l'on s'est avisé encore de contester au Beau-Sexe le droit de penser au Mariage. Et quant aux moïens, si ces moïens ne sont autre chose que la conduite la plus mesurée, dans les occasions les plus difficiles, je ne saurois trouver de lieu à les taxer d'artifices. *Paméla* réussit par cette voie; je n'en suis nullement surpris: Y en a-t'il une au Monde plus sûre & plus belle? Si l'on trouve encore dans son succès un air de Magie, je la trouve aussi noble & aussi louable que celle de ce Romain, qui en fut accusé, parce qu'un très petit Fond qu'il cultivoit raportoit plus que les vastes Domaines de

ses Voisins : *Voilà toute ma Magie, Romains,* dit-il, en produisant des Bœufs bien nourris, & les Instrumens les mieux faits du Labourage : *Il ne me reste qu'un article, que je ne saurois vous rendre sensible; ce sont mes veilles & mes sueurs.* Il est de même dans la Vertu, des charmes & des ressourcés inexprimables. Il est plus court pour ceux qui ne les comprennent pas de les traiter d'artifices. Venons à présent au sujet.

La première partie de cette Histoire ne me fait voir dans le Maître qu'un Libertin, & dans *Paméla* qu'une Fille vertueuse. Le jeune Amant n'a d'autre dessein que d'attaquer, & l'innocente Beauté que de se défendre. A cette Epoque, il est aussi absurde de prêter à *Paméla* une Conjuración sur la Personne & sur le Lit Nuptial de son Maître, qu'il le seroit de prêter au jeune Anglois l'idée de fuir le Roman à face d'*Eglise*. Tant que ce jeune Seigneur ne voit dans sa Servante qu'une Novice qu'il peut séduire, à coup sûr il ne pense point à un Mariage qui nuiroit à sa fortune ; & tant que *Paméla* lui voit une funeste perlévérance à la perdre, il est impossible qu'elle se flate d'un denoûment plus favorable. Ce ne peut donc être que lors qu'il perd l'espérance de gagner la Belle par la violence de sa Passion, qu'il conçoit la pensée de l'Himen, come le seul

moien de l'obtenir: Et come il importe à son premier but que le second ne paroisse point; il ne laisse voir qu'à l'extrémité qu'il veut recourir au seul moien legitime. Ce n'est donc qu'à cette première lueur d'espérance, que *Paméla* Coquette rusée, selon nôtre Journaliste, a pû chercher à se prévaloir de l'ébranlement où elle le voit. Il faut qu'elle entrevoie du moins un certain combat entre le Libertinage & la Raison; il faut même qu'elle voie la Raison prête à triompher, pour pouvoir penser à en faire son Epoux. Ce n'est tout au plus que dès lors que l'artifice peut être probable; mais malheureusement c'est dès lors que l'artifice n'est plus nécessaire, parce que dès lors la conduite d'une Fille ne sauroit être ni trop simple ni trop réelle. Mettre là de la finesse, c'est la déplacer. Il me semble voir ici de ces gens qui sont fins toute leur vie, & qui n'atrapent jamais persone; come je crois voir dans le Journaliste de ce ces gens qui veulent qu'on soit fin par tout, parce que de plus fins qu'eux les ont atrapé.

Si je ne me trompe, me voila déjà en fond: Encore un peu de faits, aidés du plus simple raisonnement, & j'aurai pour moi le premier Volume. Je rirois de bon cœur, si sans y penser j'allois en enfanter un moi même. Si cela est je vous promets que ce
sera

fera d'une façon si cavalière que je pourai rire du reproche.

Je suis bien trompé si Mr. le Journaliste n'a pris sa première idée de la Lettre XIV. Dans la conversation qui y est rapportée entre Mad. *Jervis* & son Maître sur la première résistance de *Paméla*, lors que Mad. *Jervis* la traite de jeune innocente. *Innocente* & *vertueuse sans doute*, (s'écrie-t'il d'un air ironique, p. 34.) *Je vois Mad. Jervis, que vous n'êtes pas chiche d'épithètes: Pour moi je la regarde come une petite artificieuse; & si j'avois un Somelier ou un Maître d'Hotel qui fut jeune, elle auroit bientôt tendu ses filets pour atraper l'un & l'autre, si elle croioit qu'il valut la peine d'en faire un Mari.*

Qu'en dites vous, *Madame*, ne voila-t'il pas une belle source, & bien digne qu'on y puise? Si vous aviez à emprunter un Jugement, le prendriez vous d'un Home piqué, d'un jeune Débauché en fureur de n'avoir pû prendre une petite Place d'emblée, de n'avoir pû séduire un jeune Cœur par sa bone mine & par les présens? Mais, yquels vous la Clef de ce prétendu artifice? La voici dans la même page. Quand Mad. *Jervis*, persone neutre & de meilleur sens, lui objecte, *que Paméla se conduit avec tant de prudence que tous les Homes l'estiment, & lui témoignent autant de respect, que si elle étoit*

née Demoiselle. . . . *Ab! dit-il, c'est là l'artifice dont je parlois.* Et en éfet, coment se peut il qu'un Etourdi livré à ses sens, s' imagine qu'une Fille qui lui résiste le fasse par un bon Principe? La Sageffe sera toujourns pruderie, & le sentiment, pur orgueil. Ateudions nous mieus du Petit Maître? Et son yvresse nous fera t'elle définir autrement la Modestie? Nous ne croirons donc pas avec Mr. le Débauché que *Paméla* vise encore au Mariage: Cela ne sera déjà nullement douteux par le prix qu'il vient de mettre à ses faveurs; lors que la traitant de *petite-ôte*, p. 24. il ajoute, *Je te dis que je te ferai Demoiselle, si tu veux être obligeante, & si tu ne t'oposes pas toi même à ton bonheur.* Ce bonheur étoit une marchandise très équivoque: Il devoit se borner à en faire une Demoiselle; c'est à dire une Fille de bas alloi, bien nipée, & qui sans prendre le nom de son Suborneur, devient sa Compagne, en attendant que quelqu'autre Créature l'en désabuse. Voilà le prix auquel *Paméla* pouvoit aspirer.

Et ce billet où *Jonathan* lui done avis, p. 101. qu'il avoit oui son Maître parlant à *Mad. Jervis* en ces termes: *N'en parlés plus Mad. Jervis; car Pard... je veux l'avoir de gré ou de force.* Ce mot *avoir* portoit il sur le Mariage, & nourissoit-il une espérance qui pût doner lieu aux artifices? Quand cela

ne seroit pas clair, la suite l'éclairciroit, par l'entreprise racontée dans la Lettre XXV. p. 109 & mieux encore par la négociation qu'il entame dans la Lettre XXXI. p. 457. où après lui avoir offert une Bourse de 50. Guinées, une Pension & un Emploi au Père de *Paméla*; il cherche à vaincre son refus par cette nouvelle proposition. *Eh! bien donc, Paméla, suppose que je trouve un honête Homme qui ait un bon Emploi, & qui vous fasse Demoiselle, le reste de vos jours, l'épouserés vous? Paméla* raconte ainsi sa réponse; *Je n'ai point besoin de Mari, Monsieur, lui dis-je; car alors je començai à pénétrer son noir dessein.* Ce dessein étoit de lui doner un Mari postiche & volontairement aveugle. Il n'étoit donc pas question de le devenir lui même. Il n'aspiroit pas à la dignité d'Epoux; il n'en vouloit que le plaisir; & il falloit que *Paméla* s'unît à un Homme d'un Cœur assés bas pour vouloir se charger de toutes les suites.

Jusques là, pourra-t'on dire qu'elle eut le moindre sujet d'espérer de faire un Epoux d'un Homme qui lui ofroit un Etablissement si honteux & si méprisable?

L'enlèvement de cette aimable Fille, dans une Maison éloignée de sa dépendance, ne rendoit pas cette idée plus probable, non plus que les rigueurs dont on la tourmente par ordre du Maître. Et pour voir avec

quel acharnement cela se soutient, on n'a qu'à lire en détail p. 347. la description de la visite qu'il lui rend, pour voir si le tems, la crainte, ou l'espérance n'auroit point fléchi sa délicatesse. Il la laisse étendue à terre où elle s'étoit jettée de douleur; il l'a traite d'*hardie* & d'*indigne Créature*, de *petite-Hivocrite*: il la fait servir à table, & mêle à toutes les Railleries amères dont il l'acable, de concert avec son infame Duegne, des étincelles de passion, qui lui en font craindre le feu. Durant ce long entretien il jouit de son désespoir & de ses larmes, avec une dureté qui agite le Lecteur, & lorsqu'elle apelle p. 353. *au juste Juge*, de l'injustice de tous ces outrages; *Remarqués bien ceci*, dit-il; *Cette douce & charitable Créature, va par ses prières faire descendre le feu du Ciel sur nous. Oh! je vous assure qu'elle peut nous mander de tout son cœur, & cela avec toute la débonnairté chrétienne.* On ne voit là qu'un Tiran des plus endurcis, à qui la Vertu déplaît, & qui ne veut qu'en venir à bout. *Allons injolente*, continuë-t'il, *donnés moi encore un Verre de Vin.* Mr. L... espéroit que tant d'humiliations résoudroient enfin *Paméla* à acheter chèrement des manières plus gracieuses. Dans cette vuë, il fait semblant de se radoucir, à la prière concertée de la détestable *Jewkes*, qui contrefait l'Ange, d'un air à mon-

trer toute la corruption de son cœur. J'espère, dit-elle, *Monsieur que vous la prendrés en affection, & que dès ce Soir vous lui en donerés des preuves. Je ne doute pas que demain elle ne conoisse son devoir.* M. L. finit en ces termes : *Considérez, Pamela* (dit-il d'un ton menaçant) *considérés où vous êtes, & ne faites pas la fole ; autrement vòtre sort sera plus terrible encore que vous ne pensés* Conduisès là en haut, dit-il à Mad. Jewkes, *je lui enverrai quelques propositions par écrit. Réfléchissès y, Pamela,* ajouta-t'il, *& faites moi tenir vòtre réponse demain matin. Je vous done ce tems là . . . mais soïés persuadée que ce terme expiré, vòtre sentence sera prononcée sans apel.* Cela peut-il signifier, *Je vous épouserai*, vòtre obstination m'y réduira ? Sur tout lorsque *Pamela* voit par les propositions suivantes que rien ne lui coûte pour comettre un-Crime. Ce n'est toujours que de l'Argent, & rien qui satisfasse l'honneur.

Je m'atens bien, *Madame*, à la seule chose que le Critique pouroit me répondre. Il la tirera de la Lettre XXX. p. 153. où *Pamela* raconte l'art & les ruses avec lesquelles son Maître lui laisse entrevoir, que moienant quelque legère complaisance, il pourroit venir au point de surmonter son orgueil ; c. a. d. le faux point d'honneur qui l'empêchoit encore

core de l'épouser. *Je ne vous demande que quinze jours, pour vaincre la répugnance que ma fierté m'inspire.* Ces quinze jours devoient servir à exécuter un Enlèvement. *Paméla* ne le prévoit point ; mais elle voit assés par les allures & le Caractère de son Maître, que ce mouvement est trop subit pour être vrai. *Il faut*, dit-elle en elle même en réfléchissant à ses expressions, *Il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais dessein...* Il ne peut avoir d'autre but que celui de me séduire. Tout conduisoit en éfet une Fille prudente à en juger de cette manière, & à penser qu'il étoit bien éloigné de renoncer au projet d'en faire une Maîtresse plutôt qu'une Femme.

Paméla avoit donc assés à faire à résister aux artifices de son Maître, sans penser elle même à lui dresser des embuches. Tout le tissu de l'Histoire démontre combien ce dernier jugement est peu vraisemblable.

Ajoutés qu'assurément le Roman étoit bien plus intéressant & bien mieux conduit, en nous montrant une Vertu constante, au milieu des artifices & des tentations de tout genre, pénétrer enfin d'admiration son Persécuteur & le forcer à l'homage le plus éclatant que pût lui rendre un Home revenu de tous ses désordres : C'est ce qui vient à se développer au commencement du 2. Volume.

Mais

Mais le Critique avoit résolu que le Livre fut mauvais, & un Auteur ne se dédit pas si tôt. *Paléna*, dit-il p. 418. *se plaint mal à propos des persécutions de son Maître. Eh! qui l'empêchoit de s'en mettre à l'abri? La fuite étoit le seul moïen d'obtenir la Victoire qu'elle ne pouvoit trouver dans sa résistance.*

Elle la trouva cependant plus brillante encore, & d'ailleurs le Conseil du Critique se trouve suivi au pied de la lettre. Ses *pauvres & vertueux Parens*, come elle les nomme toujours, font leur devoir, en commençant de bone heure à le lui doner. * *Nous voulons que tu te retires de cette grande Maison, & que tu fuïes ce méchant Home, si tu trouves qu'il renouvelle ses atentats, & à cette occasion ils font cette belle Réflexion. Oh! mon Enfant! Les tentations sont quelque chose de terrible. Cependant sans elles, nous ne saurions nous conoitre nous mêmes, & nous ignorerions de quoi nous sommes capables. La conclusion est néanmoins, que come il y auroit peut-être de la présomption à se fier trop à ses propres forces, & vû son extrême jeunesse. . . . il vaut mieux qu'elle vienne partager la misère de ses parens en sûreté, que de vivre avec tant d'inquietude dans une abondance dangereuse*, p. 33.

Paméla prend la dessus le parti de se retirer; mais ce dessein est combattu par *Mad. Jervis*, qui lui promet sa protection & qui

* Lettre XIII.

peint le Gentil-homme come repentant. Son Maître même use pour l'en détourner des artifices dont j'ai parlé. Peu de jours après elle est enlevée, la Voiture qui devoit la rendre à sa Famille la conduit contre son gré en lieu inconnu, d'où il ne lui est plus possible de s'échaper. Elle en roule cependant toujours le projet. On lit là dessus ses combats & ses craintes, p. 282. & 283. Celle du Taureau a, à la vérité, quelque chose de comique en aparence, mais qui peint très bien toute la foiblesse & la timidité de son âge. Une crainte plus grande encore la fortifie; p. 319. elle fait un plan hardi, dont on voit ensuite la fatale exécution, p. 322. Elle y risque sa vie & en est plus étroitement reserrée.

Puisque j'en suis ici, Madame, je vous dirai en confidence, une petite Observation critique, que le Critique cependant n'a point faite, & qu'il me paroît qu'il auroit dû faire. Lorsque *Paméla* voit son dessein échoué, prête à s'élançer de désespoir dans l'eau d'un Vivier, elle met ceci dans le nombre & l'amestume de ses Réflexions. p. 327. *Tous les Jeunes Gens du voisinage de mes chers Parents déplorent le sort de la pauvre Paméla. Mais j'espère qu'on ne me fera pas le sujet de Balades & d'Elégies &c.* N'avez vous point de scrupule, Madame, sur ces Balades & ces

ces Elégies? Vous semble-t'il que cette idée soit là tout à fait dans la Nature? Revenüe de ce dessein par le secours des pieuses Réflexions, elle s'adresse cette apostrophe ampoulée & poétique: *Que fais tu donc ici présomptueuse Paméla, quite au plûtôt ces dangereux bords: Eloigne toi incessamment de cette Eau fatale, dont le triste murmure durant cette tranquile Nuit semble te repracher ta témérité. Ne tente pas la Bonté Divine sur ce Gazon, qui a été témoin de tes criminels desseins.*

Ces dangereux Bords, cette Eau fatale, ces tristes Murmures, cette tranquile Nuit, ce Gazon témoin, & tout le reste n'auroit besoin que d'un peu d'agencement pour en faire un Morceau de Poésie, qui figureroit très bien dans un Soliloque de Tragédie, ou dans une Elégie plaintive; mais qui nous fait oublier pour ce moment, & la naïveté d'une jeune Païsanne, & l'éloquente simplicité de la Douleur.

Si je ne me trompe, *Madame*, vous verrés du moins dans ce jugement mon impartialité, & la sincérité de mes Eloges: Une preuve du plaisir que je m'en fais, c'est que je les placerai tout près de l'endroit que je reprends. Je parle de cet autre apostrophe, p. 328. plus sublime & plus raisonnable, que *Paméla* se fait sur la tentation de s'ôter la vie, pour se délivrer de ses peines.

Qui

Qui est-ce qui t'a donné pouvoir sur ta propre vie, Présomptueuse que tu es? Es-tu en droit de la finir dès que ton Esprit borné ne te suggère aucun moyen de la conserver avec honneur? Sais-tu quelles vuës Dieu peut avoir dans les Epreuves auxquelles il t'expose? Dois-tu mettre des bornes à la Volonté de Dieu, & dire, Je veux souffrir jusques là & pas d'avantage? Oseras-tu dire que si tes afflictions continuent ou sont augmentées, tu aimeras mieux mourir que les supporter? &c.

Voilà du grand, mais de ce grand que la Raison seule cultivée par la bonne Education, & sur tout éclairée par la Religion peut mettre en œuvre. L'Auteur ne pouvoit plus à propos instruire la Nation sur le coupable mépris de la vie, & sur le péril éminent qu'il y a pour le Salut à quitter son poste, (selon le langage de *M. Antonin*) sans que l'Être Suprême qui nous y a placé nous en rapelle.

Je crois, *Madame*, que vous êtes convaincuë à présent que *Paméla* n'a point donné le mauvais exemple de braver le danger; Exemple sans contredit très-dangereux pour votre Sexe, & guères moins périlleux pour le nôtre. Le chercher ou ne pas le fuir est à peu près synonyme. *Paméla* est dans la règle. Elle ne néglige rien pour se mettre en sûreté: Mais quand elle auroit pu

pû se mettre pour jamais à l'abri des traits de l'Amour, il n'y avoit nul moien d'éviter ceux de son Critique, qui lui fait encore un Crime de sa résistance. Selon cet équitable Juge, il n'est pas une marque de rebut qui ne soit une ruse de Guerre amoureuse, & une manière adroite d'atifer un feu que l'on craignoit qui ne s'éteignit. Pleurs, foibleses, désespoir, Prières adressées à Dieu, étoient autant de *Minauderies* dont son Maître imbécile ne pénétrait pas le but. *Elle ne lui résiste que pour l'engager à la surmonter.* Sentés, je vous prie, la justesse & le tour délicat de cette expression. Mais, *Madame*, si l'on tourne les choses de cette manière; à quoi en seront je vous prie les pauvres Filles vertueuses? Comment s'y prendront elles désormais pour se mettre à couvert de la Médifance? J'en suis tout à fait en peine. Car elles résisteront, ou elles ne résisteront pas. Si elles cèdent, il n'y aura point assés de pierres pour les lapider: Et si elles portent leur pénible défense jusques à lasser leur Persécuteur, elles seront très peu avancées encore, parce que tout cela ne sera que ruse & forfanterie.

En vérité, *Madame*, voila une facheuse alternative, & bien propre à rebuter une Constance qui traite déjà sans miséricorde la chair & les sens. Si la bonne réputation doit écha-

échaper, de quelque façon que l'on s'y prenne, il est à craindre qu'on ne prenne le plus court chemin, pour l'abandonner, dès qu'il paroitra le plus doux.

Le Critique auroit-il voulu faire des Pro-félites à l'Amour, come il suppose que Mr. *Richardson* a voulu raffiner en Coquetterie? Ce seroit là un subtil paroli de vengeance. J'aime mieux ne croire ni l'un ni l'autre.

Je ferois plus & je lui abandonerois tout à fait l'honneur & les interêts de *Paméla*, si les circonstances dont il la charge avoient lieu. *Acorder des baisers*, p. 419. & suivantes; *avoir avec lui des têtes à têtes*, *lui permettre bien des familiarités*, ... *n'en marquer point d'indignation*, *passer de la timidité à l'éfronterie*, & tant d'autres expressions sinonimes, dont l'Auteur de la Critique flétrit nôtre *Heroïne*, en feroient une véritable *Créature*, & rendroient inutile tout ce qu'il a dit de sa résistance: Mais à tous ces faits il ne manque qu'un point, la réalité. L'Histoire ne nous présente rien de pareil.

Je fais bien que si je voulois badiner à tout prix, je pourois trouver p. e. à exercet un moment la plaisanterie sur un terme de cette Prière que l'Auteur met dans bouche de *Paméla*, p. 390. lorsque M. L. vient dans son lit sous le déguisement de Nanon. *Dé-livre moi cette fois, cette fois seulement, tire moi*

moi du péril ou je suis, ou fais moi expirer sur le champ. Limiter à une seule fois le secours dont elle avoit si souvent besoin, c'étoit presque ne le demander que pour la forme, ou se laisser d'être secouruë. Mais en voila assez pour vous faire sentir qu'il n'est rien sur quoi on ne puisse mordre : Ce n'est point le Critique qui me découvre cet endroit foible ; car il n'en indique aucun, & demande crédit sur toutes les preuves. Ne trouverés vous pas plaisant, que moi Défenseur de *Paméla* je lui en fournisse ? C'est assurément parce que je ne risque rien. S'il s'échape, ce sera tout au plus l'effor d'un Oiseau ataché que l'on retient bientôt par le bout du fil. Non, *Madame*, je le répète, vous ne trouverés dans cette belle Persécutée aucun de ces traits usés qui masquent à demi une passion. Vous verrés par tout une Conduite soutenue & sans reproche. Il ne faudroit se conoitre ni en douleur, ni en sentimens pour les trouver équivoques chés *Paméla*. Ses réponses dans les conversations forcées qu'elle a avec son Maître, son indignation, ses prières, ont toute la naïve Eloquence que peut inspirer la Vertu ofensée, & l'humilité relevée par le sentiment de l'innocence. On y voit quelle dignité elle prête à la bassesse même de l'extraction ; & avec quelle noblesse

ou s'exprime dès qu'on n'a point de reproche à se faire.

L'Extrait que Mr. le Journaliste relève le plus à propos est celui ci : *En être violente*, dit-il p. 425., & néanmoins mettre la tête à la fenêtre pour admirer sa parure, sa bone mine, sa beauté? En effet, cela n'offre-t'il pas un contraste des plus choquans? C'est refuser un présent & tourner la tête quand on l'emporte : C'est quelque chose de pis encore. Mais vous jugerés par ce trait de la bone foi de tous les autres. Voici le Texte. *Il sortit là dessus, * & je le regardai par la fenêtre ; il étoit parfaitement bien mis. En vérité c'est un très bel Home. Quel dommage que son cœur ne répondit pas à cet extérieur aimable!* Faloit-il supprimer cette réflexion qui en fait tout le mérite? Combien ne donc-t'elle pas à penser à ceux qui avec une beauté extérieure ont une *laidetur intrinsèque*? Permettez moi cette expression, imaginés vous, *Madame*, qu'elle est Angloise.

Le Critique objecte encore à *Paméla* un discours qu'il regarde come une des plus fines agaceries. *Si j'étois lui dit-elle la plus grande Dame du País, au lieu de la pauvre & misérable Paméla, je voudrois . . . Je pourrois vous dire . . . Mais je ne saurois en dire davantage*

Remarqués, *Madame*, que ceci se dit à la

* *Paméla* p. 377.

fin, ou peu s'en faut, du 1. Volume, dans des circonstances voisines du dénoûment & à la suite de diverses choses qui indiquoient assés à *Paméla* son futur bonheur. *Mad. Jewkes* ordinairement dure & impitoïable venoit de lui dire: *Oh Mademoiselle, je suis sûre que vous allés être nôtre Maitresse, & je prévois ce que je deviendrai alors.* Cet air de respect & de crainte de la part de la Confidente du Maître; cette exclamation échappée come malgré elle, ne sembloit-elle point trahir le secret du dessein de l'épouser? A ce mot, qui laisse déjà son impression, succède une conversation sérieuse què lui demande poliment le Gentilhomme. L'estime la plus vive paroît avoir pris la place d'un amour déordoné... *Vous avés de l'Esprit & du Jugement au dessus de vôtre âge... Vous avez le cœur ouvert, franc & genereux... Vous surpassés à mes yeux toutes les Persones de vôtre Sexe... Vos excellentes qualités m'ont inspiré tant d'amour, que je ne saurois vivre sans vous...* Ensuite il lui expose avec candeur les derniers efforts de sa Vanité & les premières lüeurs de sa Vertu. Il fait *Paméla* arbitre de son sort & de ses doutes; il la prie instamment de lui doner des Conseils. Elle lui dit là dessus qu'elle croit qu'il doit avoir égard au jugement du Monde & à sa Naissance... *Qu'un peu de tems, l'absence, & le Commerce*

des Persones de son Sexe plus distinguées qu'elle, le mettront en état de surmonter un attachement si indigne de lui &c. Le Gentil-homme admire des sentimens si généreux & si prudens tout ensemble. Si çeut été la première preuve de discrétion & de sagesse, elle n'auroit pas suffi pour toucher un cœur si peu disposé à la goûter; sensible à un désintéressement si rare, il la presse de lui doner le seul conseil qu'il desire. Et c'est alors que l'ingénue *Paméla* laisse entrevoir un mouvement si simple & si naturel en de telles circonstances. *Monsieur*, lui dit elle, *ne vous prévalés pas de ma crédulité, ni de ces momens de foiblesse: Mais si j'étois la plus grande Dame du Païs, au lieu de la pauvre & méprisable Paméla, je pourrois vous dire.* Son silence achève pour elle. Ce sentiment est dans la Nature; une surprise agreable, une reconnaissance naissante lui done cet aimable essor.

Dans cette longue Conversation dont je parle, vous verrés, *Madame*, d'un côté ce retour à la Vertu si flateur pour une Beauté qui l'inspire; de l'autre cette bonté de cœur qui sacrifie son ressentiment aux premiers témoignages d'un repentir vertueux. Cette facilite est en même tems le caractère de la Vertu & de la Jeunesse. De pareils traits sont l'antipode du fard & de l'artifice, que le Critique veut absolument trouver par tout.

Il faudra bien selon lui qu'il y en ait dans ce Discours de la jeune Angloïse ; *Avec quelle douleur ne descendrois-je pas au sépulchre... en songeant qu'au jour du Jugement je serai obligée de comparoître come Acusatrice d'un pauvre Malheureux, que je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de sauver ?* Pour nous, *Madame*, nous n'y verrions que des sentimens dignes d'estime. Nous croirions y apercevoir des sentimens sérieux & délicats ; une aversion réelle pour le Vice, modérée par un fond de Charité pour le Vicieux ; un desir innocent de ramener ce Gentilhomme d'une Passion condannable, à un goût plus pur, que la Raison autorise, & quelle avoüeroit elle même. Nous serions enfin assés dupes pour être touchés de cette Eloquence, & pour applaudir à M. B. qui s'écrie : *Excellente Fille, quelle pensée est celle là ! En vérité Paméla, vous vous surpassés vous même, vous venez de me donner une idée qui ne sortira de long-tems de mon Esprit.*

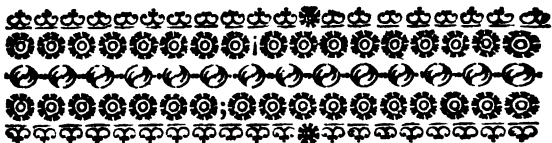
Si je pouvois, *Madame*, vous détailler cette Conversation, qui tourna si heureusement le cœur de M. L... vous verriés distinctement ce que vôtre Caractère vous fait déjà si parfaitement sentir ; c'est que la Raison fait quelquefois des progrès aussi rapides que la Beauté. La Beauté elle même est bien atraïante, quand elle se pare

de tous les charmes de la Sageſſe. Quelles douceurs n'accompa- gnent pas la ſenſibilité qui n'eſt troublée par aucun reproche ! C'eſt à quoi parvint *Pamela* , ſans qu'il paroïſſe qu'elle y tendit. Si elle en eut eu le deſſein, il n'eſt nullement probable qu'elle eut réuſſi. L'Art auroit détruit la naïveté , qui doit être ſincère pour être touchante. Lors que l'Amant converti lui dit, p. 421. *Je vous avoïe franchement que j'ai goûté plus de plaïſir réel durant les momens que je viens de paſſer avec vous, que je n'en ai trouvé dans tous ces deſirs criminels, que mon cœur impatient formoit de vous poſſéder.* A coup ſûr, ce n'étoit pas le langage d'un Home trompé par de-fauſſes apparences. Cela eſt vrai , parce que cela devoit être ainſi. On voit des yeux qui ſe deſſillent & qui s'ouvrent à la Lumière.

Il eſt vrai qu'il dit enſuite qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à l'épouſer; & que la Lettre que la Bohémienne rend à *Pamela* renouvelle ſes alarmes : Mais ce n'eſt que pour rendre le retour plus imprévû & plus agréable. Un long éclairciſſement & la lecture du Journal de cette aimable Fille diſſipent tous les nûages. M. L. conçoit enfin qu'aucune autre Femme ne ſauroit le rendre plus heureux. Ne pouvant s'acorder avec lui même, il conſent au départ de *Pamela*, dans un mouvement de deſeſpoir, où il ne ſe conoit plus :
Mais

Mais il revient bientôt à envisager sa perte come irréparable. Une Lettre la suit au premier gîte. Il a craint de l'épouser & la prie de ne point s'engager de quelque tems, il la supplie de revenir & la laisse libre de le refuser. Il lui montre une estime, un désordre & une sensibilité infinie. Elle réfléchit la dessus : *Je me sens vaincue* (dit-elle) *par tant de franchise, de tendresse & de générosité. C'étoit là les qualités que je craignois auparavant de ne pas trouver en lui, & cette seule crainte me tenoit dans la réserve. Elle se le reproche cependant come une foiblesse. On est flaté d'être aimé come que ce soit. Elle revient & achève son triomphe, qui n'est autre chose que celui de la Sagesse.*

Me voila, *Madame*, sans y penser au 2. Volume, dont je pourrai vous parler plus à loisir, quand il vous plaira. En m'arrêtant ici, je vous laisse en beau chemin ; les Epines sont arrachées, vous ne verrés plus que les Roses.



O D E

DIEU manifesté dans les Ouvrages de la Création.

Nam res Dei sub oculos non cadentes, scilicet, ipsius Potentia æterna, ac Divinitas, ex Creatiõne Mundi, cum in ipsius Operibus contemplantur, apparent. PAULI Epist. ad Romanos Cap. I. 20.

Quelle ardeur m'agite, & me presse ?
Quels sont ces violens transports ?
Quel feu ! Quels ravissans acords !
Ah ! c'est toi Divine Sageffe ;
Tu viens d'éclairer mes Esprits,
Mes yeux ne seront plus surpris
Par l'éclat des Biens périssables ;
Des Sens ton Amour est vainqueur ;
Et par des traits inéfaçables
Tu l'infinies dans mon cœur.

O Ciel ! l'Esprit saint me pénètre !
 Que de Mistères dévoilés !
 Que de Prodiges étalés !
 J'entrevois le Souverain Etre ;
 Son Nom est le Grand , l'Immortel ;
 C'est le Dieu Fort , c'est l'Eternel ;
 C'est le Puissant Dieu des Armées :
 A sa Voix , quel arrangement !
 Que de Merveilles opérées
 Dans le sein même du Néant !

Mais , quels sont ces profonds Abimes ?
 Quel Mortel pourroit les sonder ?
 La Raïson , prompte à s'égarer
 Fait des efforts illégitimes.
 En vain , sur les ailes du Tems ,
 Veux - je parcourir les instans
 De la plus immense durée ;
 En vain l'Art au Calcul se joint ,
 La Grandeur indéterminée
 De l'Eternité n'est qu'un Point.

Dans ce tems fixé par la Grace ,
 Dieu de rien forme l'Univers ;
 Quel Cahos ! Que d'Etres divers !
 Dieu parle , & tout change de face :
 Du Jour , la Lumière a l'emploi ;
 Les Tenèbres , par cette Loi ,
 Font à leur tour la Nuit obscure ,
 Les Cieux sortent d'entre les Eaux ,
 Sur elles la Terre s'affûre ,

• • • • •

Ah

Ah Seigneur ! quel nouveau Miracle !
 Je vois paroître dans les Cieux
 Deux Globes grands , & radieux ,
 Ornemens de ton Tabernacle !
 Ces Astres marquent par leur cours ,
 Les Saisons , les Nuits & les Jours .
 L'un dans son immense carrière ,
 Fait disparaître mille feux ;
 L'autre emprunte assés de lumière ,
 Pour dominer encor sur eux .

La Terre , en mille fruits féconde ,
 Produit de plus des Animaux ;
 Dans l'Air s'élèvent les Oiseaux ;
 Le Poisson naît au sein de l'Onde :
 Mais quel est ce vif Sentiment ,
 Cette Action , ce Mouvement ,
 Qui sur la poussière s'imprime ?
 L'Homme en sort , formé sur les traits
 De Dieu , dont le Souffle l'anime ;
 Pour lui tous les Etres sont faits .

Mortels admirés l'excellence
 Des Ouvrages du Créateur ,
 La sagesse , & la profondeur
 Des Décrets de sa Providence ,
 La convenance & la beauté ,
 L'ordre , & la régularité
 De tous ces Corps inaltérables
 Prouvent que leurs secrets ressorts ,
 Leur poids , leur cours , & leurs efforts
 Ont des principes immuables .

Esprits

Esprits forts, où sont les phantomes
 Que fait former vôtre Raison ?
 Sur quoi fonder la liaison,
 Et le concours de vos Atomes ?
 Poser en fait que le Hazard
 Fit l'Univers avec tant d'art,
 C'est admettre un Etre Suprême,
 Eternel, & premier Moteur,
 Un Etre existant par lui même ;
 Et c'est Dieu nôtre Créateur.

Que vois-je ? ... Qu'est-ce qui me reste ?
 L'Home en proie aux illusions,
 N'adorant que ses passions,
 Chérit l'Erreur la plus funeste :
 L'un érige en Divinité
 Le Meurtre, l'Impudicité ;
 L'autre cache sous des Mistères
 Des égaremens odieux,
 Et l'absurdité des chimères
 Ne leur défile pas les yeux.

Disparoissés, vaines Idoles ;
 En vain les insensés Mortels
 Vous élèvent-ils des Autels,
 Leurs productions sont frivoles.
 Dieu paroît, & la Vérité
 Détruit par sa vive clarté
 Ce Culte faux & peu solide :
 Ainsi voit-on par ses ardeurs
 Le Soleil dans son cours rapide
 Dissiper de noires Vapeurs.



LIVRES NOUVEAUX

E T

PARTICULARITEZ LITERAIRES.

A M S T E R D A M.

LA Bibliothèque raisonnée, Mois de Janvier, Février & Mars 1743. T. XXX. Art. II. p. 16. a annoncé un Recueil de Lettres de feu M. CUPER, sous ce Titre: *Lettres de Critique, de Littérature &c. écrites à divers Savans de l'Europe par feu M. GISEBERT CUPER, Bourguemaitre de la Ville de Deventer, Député des Etats de la Province d'Overyssel, à l'Assemblée des Etats Généraux des Provinces Unies des Pais Bas, ensuite Conseiller Député de la même Province &c. Publiées sur les Originiaux par M. de B**. Amsterdam chez J. Wetstein, 1742. Grand 4to p. 583. sans la Préface & l'Indice, avec plusieurs figures gravées en Taille douce.*

Ce Recueil est un Présent des plus précieux que l'on ait fait au Public. Il suffit de conoitre le Génie supérieur de Mr. Cuper, & de nommer les Savans à qui il écrit, pour se former une idée très avantageuse

geuse d'une telle Correspondance.

Peut-on en éfet voir un Caractère plus estimable que celui que le Journaliste nous trace de cet Illustre Magistrat ? „ M *Gisbert*
 „ *Cuper*, dit-il, naquit en 1644. d'un Père
 „ Magistrat. Son savoir l'éleva fort jeune
 „ à une Chaire d'Histoire, dont il s'est
 „ élevé à une des premières Magistratures
 „ de la plus florissante République du Mon-
 „ de. Il y mourut en 1716. âgé de 72.
 „ ans. Son Caractère est peint au naturel
 „ dans ses Lettres. Sincère, bon Ami,
 „ rempli de bienveillance pour les Gens
 „ de Lettres, éloigné de toutes sortes de
 „ faste, ennemi des querelles & des grossié-
 „ retés, qui deshonnorent la diversité des
 „ sentimens, si nécessaires pour les interêts
 „ de l'Erudition; avide d'apprendre, tou-
 „ jours occupé à faire des réconciliations,
 „ obligé à tous ceux qui l'éclairaient, &
 „ sur tout zélé Chrétien, vivement persua-
 „ de nos Divins Mistères, exempt de cette
 „ tiédeur qui gagne l'Univers, & qui dé-
 „ farme de plus en plus le parti de la Vé-
 „ rité. L'Humilité de M. *Cuper* est poussée
 „ à un degré extraordinaire; il se préfère
 „ nombre de Savans, que le Public, &
 „ même le Public Lettre, mettoit bien au
 „ dessous de lui. Il révoque ses opinions
 „ hasardées, sans aucun de ces ménagemens
 que

„ que dicte la fausse gloire. Il se fait un
 „ honneur infini de tenir place dans certaines
 „ Académies, qu'un Home de son Rang
 „ croit souvent honorer extrêmement en y
 „ donant son Nom

Les Savans à qui *M. Cuper* écrit sont
Mrs. La Croze, l'Abé *Bignon*, *Le Clerc*,
Basnage, *Nicaise*, *Martin*, *Jurieu*, le Père
Banduri, *Van Dalen*, *Galand*, le P. *Mont-*
faucou, le Chanoine *Vossius* &c. Le Recueil
 entier renferme cent septante & quelques
 Lettres, y compris 13. Lettres de *M. Huet*
 à *M. Cuper*, qui font la clôture de cet Ou-
 vrage. Elles roulent sur différens sujets de
 Littérature, & en particulier sur les Anti-
 quités, les Médailles, les Inscriptions, l'an-
 cien Langage, le Gouvernement, les Ha-
 billemens, les Mœurs des Peuples des âges
 reculés &c.

On trouve dans ces Lettres, des Anecdotes
 intéressantes concernant les Savans &
 leurs Ouvrages. A cette occasion le Jour-
 naliste dit p. 24. „ On doit être satisfait de
 „ trouver les premiers Eloges, & la répu-
 „ tation naissante de *Mrs. Passionei*, *Schmincke*,
 „ *Schultens*, *Drackenborck*, *Bourgnet*, qui
 „ paroissent de nos jours avec tant d'avan-
 „ tage dans les différentes Classes de la Ré-
 „ publique des Lettres. Et en parlant de
Mr. Bourgnet, il ajoute par Note : *Ce Savant*
avoit

avoit pu enrichir ce Recueil : Mr. Cuper parle souvent de son Commerce de Lettres avec M. Bourguet, qui demouroit à Venise dans ce tems là. Ce Commerce regardoit principalement l'Origine des Lettres, la Langue Chinoise & les Efets prodigieux du Déluge.

Le journaliste fait mention dans la même page des petites Statües trouvées à *Winterthur*, dont les figures avoient été comuniquées à M. Cuper par feu M. *Scheuchzer* de Zurich: Il parle à cette ocaſion des Lampes de bronze trouvées à *Muri*, il y a une dizaine d'années, & du petit Pavé Mosaïque parfaitement beau, que l'on a trouvé à *Avenche* dans le Canton de Berne; & il marque sa surprise de ce que les Savans de Suisse n'ont pas mieux fait conoitre ces Antiquitez au Public.

On ne peut qu'applaudir aux Réflexions judicieuses de l'Auteur de cet Extrait, & aux avantages qu'il fait sentir que l'on peut retirer de cet Ouvrage & de ses semblables. Mais il nous permettra de relever un fait qu'il avance, sur lequel il n'a pas été bien informé. C'est lors qu'il dit, p. 18. *Qu'on a l'Obligation de ce Recueil à Mr. Royer Pasteur à la Haie, à M. P. Marchand, Mr. Dumont Professeur à Rotterdam, M. Caillaud, Mr. Chais aussi Pasteur à la Haie, Mr. Driebergen Professeur en Théologie parmi les Remonstrans & à Mr. l'Abé d'Olivet.* Nous savons de bon lieu, que toute la

la part que ces Savans ont eu à cet Ouvrage; c'est d'avoir communiqué à M. *De Beyer*, Conseiller & Echevin de *Nimègue*, Petit Neveu de Mr. *Cuper*, quelques Lettres Originales de cet Illustre Magistrat; & c'est uniquement à Mr. *De Beyer*, autant respectable dans la Société, par les Emplois de Magistrature qu'il occupe, que distingué dans la République des Lettres par les Lumières & son Erudition, que le Public est redevable de cet excellent Recueil. Il se propose même de l'augmenter & enrichir de diverses autres Correspondances de feu M. *Cuper* avec des Savans du premier Ordre. Ce que nous venons d'avancer est incontestable, & cependant on affecte dans l'Extrait de ne faire aucune mention de M. *De Beyer*, qui est le véritable Editeur de ces Lettres. Ce silence mystérieux, que le Libraire *Wettstein* a fait garder dans le Journal qui s'imprime chez lui, manifeste ses vûes, & elles se trouvent entièrement dévoilées, par le nouveau Titre qu'il a mis à la tête de ce Recueil, pour en imposer au Public. On ne trouvera pas mauvais qu'en faveur de la Vérité, nous donions cette Explication Littéraire. Nous serons charmés à notre tour d'être redressés dans nos inexactitudes, ou si contre notre intention, nous venons à nous écarter du Vrai, que nous nous proposerons certainement pour Guide,

P A R I S.

ORAISON FUNEBRE de S. E.
Monseigneur le Cardinal DE FLEURI,
Ministre d'Etat &c. Prononcée au Service fait
par ordre du ROI, dans l'Eglise de Paris, le
27. Mai 1743. Par le R. P. DE NEUVILLE,
de la Compagnie de Jésus &c.

Tout est grand, tout est sublime dans la
 Pièce d'Eloquence que nous annonçons.
 L'Orateur emploie les antithèses les plus
 heureuses, les figures les plus riches &
 les plus nobles, pour mettre dans tout son
 jour les rares Talens & les éminentes Ver-
 tus du Grand Ministre d'Etat que la France
 a perdu depuis peu. Ce Discours d'un des
 plus fameux Predicateurs de France, nom-
 mé par le Roi, fut prononcé dans l'Eglise
 Métropolitaine de Paris, devant un Auditoire
 des plus nombreux, des plus éclairés &
 des plus augustes de l'Europe. Il a paru de-
 puis imprimé dans une Brochure 4to. de 78.
 pages, qui nous a été envoyée le Mois passé,
 par un des plus célèbres Académiciens de
 Paris; & nous croions faire plaisir à nos
 Lecteurs de leur en tracer ici une idée.

Le sujet du Discours du R. P. de la Neuville
 est tiré de ces belles Paroles du Roi SALO-
 MON, Proverbes Ch. III. *Heureux l'Homme*

M

qui

qui a trouvé la Sagesse . . . elle a la longueur des Jours dans sa droite, & dans sa gauche les Richesses & la Gloire. Ses Voies sont belles; tous ses sentiers sont pleins de Paix.

L'Orateur débute, en disant, que le plus Sage des Rois nous représente la Sagesse, come la source féconde d'où coulent le repos de l'Esprit, la tranquillité de l'Âme, la douceur & les agrémens de la Vie &c. & en pressant les idées de son Texte, il peint ainsi l'Home qui a trouvé la Sagesse: „ Libre, Maître de lui même, dans un calme „ profond, il voit ses Jours purs & serens, „ exemts de nuages & de tempêtes, se mul- „ tiplier, se reproduire, pour lui faire goû- „ ter sur la Terre les prémices de l'Immor- „ talité qui l'attend dans le Ciel. . . Les Tré- „ sors de l'Opulence & de la Gloire pré- „ viennent ses Vœux & ne les excitent pas; „ il les reçoit, il ne les cherche pas. Riche „ sans Opulence, respecté sans Titres & „ sans Dignitez; la plus sombre Obscurité „ n'afoblirait pas l'éclat de son Nom; & „ au faite de la plus sublime Elevation, il „ se montrera plus Grand que sa Gran- „ deur. . . Ce ne sont point les Evénemens, „ mais l'Esprit & le Cœur qui font le Grand „ Home. . . La Vertu se suffit & n'a point „ besoin de la Fortune. . . Ennemi du tur- „ multe & des agitations inquiètes, il n'ai- „ me

„ me de Victoires, que les Triomphes de
 „ la Persuasion & de l'Equité, de Conquê-
 „ tes que le Cœur & la Confiance des Ho-
 „ mes; de Récompenses & de Félicité, que
 „ le plaisir de cimenter, de perpétuer l'Em-
 „ pire de la Paix... & de travailler au
 „ bonheur du Monde

L'Orateur applique ces Caractères à l'Illustre Cardinal, qui fait la Matière de son Eloge; & par un Apostrophe à son Auditoire, il s'écrie: *Dans ce Portrait du Sage ... ne reconnoissez - vous pas le Sage que nous regrettons, ses Deseins pacifiques, ses Titres, ses Dignitez, ses Honneurs, la longue durée & la constante prospérité de ses Jours ?*

Il dit après cela; que s'il ne paroïssoit dans le Temple, que pour païer à la mémoire de ce Sage Ministre un Tribut de loüanges, il ne lui resteroit presque rien à dire, & que son Eloge à peine comensé sembleroit achevé dans ce Tableau. *Mais, ajoutez-t'il, un autre dessein m'anime; je viens moins pour loüer; que pour instruire; ou plutôt je viens joindre l'Instruction à l'Eloge, & par les loüanges du Sage, vous porter à l'amour de la Sagesse. Et cette Sagesse, voici en quoi il la fait consister: J'entens, dit-il, cette Sagesse véritable, solide, réelle; qui proportionne les vies, les mouvemens, les démarches à la variété des conjonctures à l'importance des Emplois, à la di-*
férence

férence des situations, à la multiplicité des obligations : Cette Sageſſe, qui ne conoit ni les Talens déplacés, ni les Projets vaſtes, ni les Vertus outrées ; cette Sageſſe qui imprime à toute la conduite ce Caractère d'Ordre, de décence, de bienſéance ; ſans lequel les Talens deviennent des Défauts, les Vertus ne ſont que des Vices ; les Titres, les Dignitez n'honorent pas l'Homme ; l'Homme deſhonore les Dignitez & les Titres.

Ici l'Orateur fait ſentir que les Temples, les Académies rétentiffent chèque jour des Leçons propres à enſeigner cette Sageſſe ; mais que les exemples capables de la perſuader ſont rares ; & il avance que la Providence en a fourni un Modèle accompli dans la Perſone de Très Haut & Très Puiffant Seigneur André-Hercule de Fleuri, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, Cardinal de la Ste Eglise Romaine, Miniſtre d'Etat. C'eſt à cette idée que le P. de la Neuville s'arrête. Etudions, dit-il, l'Homme dans l'Homme même... ſouvenons nous que les grands, les importants, les eſſentiels Services qu'il rendit à l'Etat, conſiſtent dans les exemples immortels de ſa ſageſſe, de ſa prudence, de ſa modération. Il apelle ſervir l'Etat, & le ſervir pour la ſuite des Siècles, confondre, proſcrire, & décrier la baſſe & rampante Ambition qui marche aux Honneurs par des Voies dont rougit la Vertu ; l'indolente & préſomtueuſe Ambition qui ſe

se repose dans les Honeurs, sans zèle ou sans capacité pour en soutenir le poids; la coupable & funeste Ambition, qui ne se sert des Honeurs, que pour se livrer avec impunité à la licence des Passions.

Le Panégyriste divise son Discours en trois Parties. 1. Il présente le Cardinal de *Fleuri*, conduit aux Honeurs, par son Mérite & ses Services, & y arriver par degrés. 2. Il le fait voir parvenu à ces Honeurs, & les rendant utiles à sa Patrie par l'usage de ses grands Talens. 3. Il étale ses Vertus, dont l'éclat ajoute un nouveau lustre à ses Honeurs. Et dans ces trois Points de vue, on nous montre ce Grand Home toujours guidé, conduit, animé par la Sagesse. Donnons quelques traits du Tableau que chacune de ces trois Parties renferment.

1ere P A R T I E.

„ S Uivez le Cardinal de *Fleuri*, dit l'O-
 „ rateur; étudiez le commencement, les
 „ progrès successifs de son Elevation; vous
 „ lui apliquerés ces Paroles des Livres Saints:
 „ * *Tous les Biens me sont venus avec la Sa-*
 „ *gesse, & je lui dois toute ma Gloire....*
 „ Fut-il un de ces Homes qu'une heureuse
 „ occasion, qu'une circonstance imprévue,
 „ que l'activité de l'Ambition empressée &

„ hardie à précipiter le moment de la Fortu-
 „ ne, place tout à coup à la tête de l'Empi-
 „ re? On nous fait voir qu'il ne parvint
 pas à cette Elevation par une Carrière aussi
 rapide. „ S'il marche, *nous dit-on*, aux pré-
 „ miers Emplois de l'Etat, il y marche avec
 „ tant de lenteur, qu'il n'y arrive enfin,
 „ que porté, entraîné par le cours des Evé-
 „ nemens. Il ne cherche point les Digni-
 „ tez, il se contente de les attendre; il les
 „ attend moins qu'il n'en est attendu: Il va
 „ moins aux Honeurs, que les Honeurs ne
 „ viennent à lui. . . . Dans l'Elevation du
 „ Cardinal *De Fleury*, point de voiles, de
 „ niages, de mystères. On voit un Em-
 „ ploi, une Dignité préparer à une autre
 „ Dignité; son Elevation croître par degrés,
 „ avertir la Jalousie, lui donner le tems de
 „ se précautionner, & lui ôter l'espérance de
 „ réussir.

L'Orateur présente d'abord *l'Abé de Fleury*,
 venant à la Cour, après avoir acquis les ri-
 chesses de la Littérature, puisé dans leur
 source les graces du Langage de Rome &
 d'*Athènes*, & percé les profondeurs respec-
 tables de la Religion. Il y paroît, nous
 dit-on, avec cette physionomie heureuse,
 ce je ne sai quoi, qui vient des Dons du
 Ciel, que Dieu imprime sur le front de ces
 Hommes qu'il prépare aux hautes Destinées.

Il n'y est point embarrassé; il y apporte les Talens qu'on vient y chercher; il n'y prend aucun des Vices qu'elle a coutume de donner; il fait joindre la souplesse & la dextérité du Courtisan avec la probité de l'honête Homme; il a le don de plaire sans empressement, de respecter sans bassesse, de louer sans adulation, de s'attacher au Mérite & de montrer le sien; de gagner des Amis & de les conserver. Les Sociétés du goût le plus fin, le plus délicat, le plus difficile, le reçoivent, l'appellent, l'invitent. Les Maisons des Grands, les Palais des Princes, le Cabinet des Ministres s'ouvrent à l'Abé de Pleuri; il y trouve l'estime, l'amitié, la confiance.

A cette occasion, l'Orateur nous donne un Portrait de la Cour, qui mérite d'être rapporté. Il la représente comme un Théâtre changeant & mobile, où la Scène varie à chaque instant; où sous les apparences du repas, règne le mouvement le plus rapide; comme une Région d'Intrigues cachées, de perfidies ténébreuses, de méchanceté profonde & réfléchie; où l'on respecte sans estimer, on applaudit sans approuver, on sert sans aimer, on nuit sans haïr, on s'offre par vanité, on se promet par politique, on se donne par intérêt, on s'engage sans sincérité, & on abandonne sans bienfaisance & sans pudeur. Il la peint encore, comme un Labyrinthe de détours tortueux, où la Prudence marche au hazard;

où la route de la prospérité mène si souvent à la disgrâce, où les qualitez nécessaires pour s'avancer, sont un obstacle qui empêche de parvenir; où on n'évite le mépris, que pour tomber dans la haine; où le Mérite modeste est oublié, parce qu'il ne s'annonce pas; où le Mérite qui se produit est écarté, opprimé, parce qu'on le redoute; où les Heureux n'ont point d'Amis, puis qu'il n'en reste point aux Malheureux. Cependant l'Abé de Fleury, dès l'abord, démêle tous ces Sentiers embarassés, come s'il les avoit parcourus mille fois: Il se concilie tous les Esprits, il obtient tous les Sufrages.

Le P. de la Neuville considère ensuite M. de Fleury élevé à l'Épiscopat, retiré dans son Diocèse*, & exerçant toutes les fonctions de son Sacerdoce avec la plus grande édification: „ Je vois, dit-il, cet Home savant, „ poli, doux, infinuant, les délices de la „ Cour, s'enfvelir dans les Montagnes de „ la Provence; uniquement ocupé à main- „ tenir l'Ordre dans son Diocèse; à rem- „ plir de l'Esprit du Sacerdoce les jeunes „ Elèves l'espérance du Sanctuaire, à éprou- „ ver leur Vocation, à veiller sur leurs „ Etudes, à pénétrer le secret de leurs pen- „ chants & de leurs inclinations, à encou- „ rager leurs Talens & à les employer; à „ s'instruire des abus & à les retrancher; „ à prévenir les périls de la Foi & à les

* L'Évêché de Fréjus.

„ écar-

56 écarter ; à conoitre les besoins de son
 57 Peuple & à les soulager ; à déraciner les
 58 scandales & à les corriger ; à réunir les
 59 Familles divisées & à les sanctifier . . .
 60 Père Pasteur ; il remplit ces Noms par sa
 61 tendresse, & par sa vigilance. Nait dans
 62 les manières, simple dans les expressions,
 63 vous diriez qu'il n'a point vû d'autre Peu-
 64 ple ; que ces Montagnes furent son Ber-
 65 ceau ; qu'il ne fait que ce qu'elles ont
 66 pû lui apprendre. Ses Tatens lui devien-
 67 nent inutiles, il les oublie, il les ignore ;
 68 l'ocasion les demande, il les retrouve.

Le Panégyriste fait conoitre en cet endroit
 la manière prudente avec laquelle l'Evêque
 de *Fréjus* se comporta, lors que le Duc de
Savoie pénétra en *Provence* ; Guidé par la
 70 Sagesse, il porta au Duc le Tribut de
 71 vénération & de complaisance, le Tribut
 72 que l'on doit à tous les Trônes. Fidèle
 73 à son Maître, il ne deshonora point le
 74 Nom François par de lâches hommages
 75 rendus à la Fortune. Ses attentions res-
 76 pectueuses lui attirèrent les egards & les
 77 bontés du Prince ; une noble liberté lui
 78 concilie son estime : Il refuse de se dire
 79 Sujet, & il n'est point traité en Ennemi ;
 80 il désarme la Victoire, sans se soumettre
 81 au Vainqueur. Par une conduite de mé-
 82 nagemens que *Verfailles* approuve ; par une
 con-

„ conduite de fermeté à laquelle *Turin* a-
 „ plaudit, il signale son zèle pour son
 „ Roi, & sauve son Peuple des fureurs de
 „ la Guerre.

Le choix que *LOUIS XIV.* fit de l'Evê-
 qué de *Fréjus*, pour être Précepteur du jeune
 Dauphin, aujourd'hui *LOUIS XV.* son
 Arrière-Petit-Fils, nous est décrit dans les
 termes les plus sublimes : „ *LOUIS XIV.*
 „ dit on, avoit vû passer come l'ombre sa
 „ nombreuse Postérité: Seul dans ses Palais
 „ immenses, il semble se survivre à lui m-
 „ me: Ses yeux prêts à se fermer pour tou-
 „ jours n'aperçoivent à la place de tant de
 „ Fleurs moissonnées dans leur Printems,
 „ qu'une Fleur à peine éclose, foible, chan-
 „ celante.... L'Orateur compare cet Au-
 guste Rejetton à *Joas* unique reste du Sang
 de David, & il infinüe que tous les mou-
 vemens du Cœur de *Louis XIV.* les vûes
 de son Esprit, les tendresses d'un Père, &
 les projets d'un Roi se réunissent dans ce
 Roïal Enfant. Ce qui le conduit à cette
 belle exclamation : „ O si du moins il pour-
 „ voit par ses Leçons & par ses Exemples,
 „ le former dans le grand Art de régner!
 „ Mais le Temps coule, le Tombeau s'ouvre
 „ devant le Monarque, le Tombeau l'attend
 „ & le demande: Il pense donc à se rem-
 „ placer auprès de son Successeur. Or sur-
 qui

qui tombera le choix de ce Prince vieilli
 dans l'étude & dans la conoissance des
 Homes ; de ce Prince , dont le choix des
 BOSSUET & des FÉNELON avoit
 prouvé & honoré les lumières ? Il apelle
 l'Evêque de *Fréjus* ; il lui remet les desti-
 nées de son Sang & de son Roïaume.

Le choix de *Louis XIV.* & l'Education
 de *Louis XV.* forment, suivant nôtre Orateur ,
 un Eloge complet de l'Evêque de *Fréjus*. Il
 entre à cet égard dans un détail qui renfer-
 me de grandes beautés , & il répond digne-
 ment à cette Question répétée dans quatre §.
Qu'est-ce qu'élever un Prince né pour le Trône ?
 C'est en qualité de Chrétien imprimer dans
 l'Esprit & établir dans le Cœur d'un jeune
 Prince ces grandes & sublimes Maximes :
 Que la Grandeur des Rois consiste à se sou-
 venir, que Rois pour le Peuple, devant
 Dieu ils ne sont que des Homes : Qu'ils
 doivent maintenir les Droits de la Religion
 avec autant de fermeté que les Interêts de
 la Courone : Que le Roi véritablement Roi
 n'est point le Prince qui étend sa Domina-
 tion, mais celui qui multiplie ses Vertus ;
 le Prince qui comande à l'Univers, mais
 celui qui comande à ses Passions ; le Prince
 qui laisse son Nom dans les Fastes du Mon-
 de , mais celui dont le Nom sera écrit dans
 le Livre de Vie ; le Prince dont la Fortune

rem-

remplit & prévient les desirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'est Roi que pour Dieu. C'est en qualité de Citoyen vertueux graver au plus intime de son Ame ces Principes immuables d'Ordre & d'Equité : Que les Peuples sont aux Rois, que les Rois sont pour le Peuple; que le Prince n'est pas moins né pour obéir à la Raison, que pour commander aux Hommes, qu'un Maître sans modération & sans équité ne violeroit pas moins les droits de la Société, qu'un Peuple sans soumission & sans fidélité. C'est, en Sujet fidèle, lui tracer les routes de la véritable Gloire; lui dire que la Pourpre & le Diadème empruntent leur plus beau lustre de l'éclat des Vertus. C'est lui former un Mérite composé de toutes les sortes de Mérites. Un Roi a besoin de tous les genres de Talens & de Vertus, unis, confondus dans un mélange si parfait, que la Majesté n'ôte point la Confiance, que l'Asabilité ne diminue point le Respect, que l'Autorité ne gêne point la Liberté, que la Bonté n'afiblisse point la vigueur du Comandement, que la Justice ne captive point la Clémence, que la Douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'Impunité, que la Valeur ne trouble point le Repos du Monde, que l'Amour de la Paix ne laisse point périr les Interêts de l'Etat &c.

L'Orateur étale sur ces principes, toute la Sagesse employée par le Précepteur du Roi dans son Education. Il relève principalement les sentimens de Pieté & de Religion qu'il a inspiré à son Auguste Elève; Ce qui le conduit à un magnifique Eloge du Roi. Il parle de la Confiance & de l'Amitié dont le Roi honoroit cet Illustre Prélat. *Il étoit réservé à LOUIS, dit-il, d'apprendre aux Rois que l'Amitié n'est point une Vertu qui les avilisse; qu'elle n'est point un bonheur que le Ciel leur refuse. Il étoit réservé à l'Evêque de Fréjus, d'apprendre aux Peuples qu'un Sujet peut aspirer à gagner le Cœur de son Maître.*

On nous fait voir enfin M. de Fleuri apellé au Conseil, honoré de la Pourpre Romaine, & chargé des importantes Fonctions du Ministère, pour veiller, sous les Ordres du Prince au bonheur de l'Etat. Le Cardinal ne doit l'estime & la confiance du Roi qu'à son Mérite & à ses Vertus: Il ne doit son Elevation qu'à l'estime & à la confiance du Roi. Les Qualités du Monarque font la Gloire du Ministre; le Mérite du Maître annonce le Mérite du Sujet.

SECONDE PARTIE.

L'Orateur nous apprend dans cette seconde Partie, par l'exemple du Cardinal DE FLEU-

RI, *comment le Sage rend ses Honeurs utiles à la Patrie par ses Talens & par l'usage de ses Talens.* Il le considère dans l'exercice de son Ministère. „ Sans étude, sans préparation, „ il dicte les Dépêches les plus importantes, „ avec une abondance, une succession si „ rapide d'idées, avec une précision & une „ justesse d'expression; avec un enchainement, un tissu si ferré de faits & de raisonnemens, qu'il sembloit lire une Dépêche aprofondie, châtiée, mesurée dans le loisir de l'attention la plus réfléchie... „ Rien ne lui coûte... rien ne lui échape. „ Sa Mémoire souple, prompte à recevoir „ les traces, fidèle à les conserver, exacte „ à les représenter, ignore les différences „ du présent & du passé. Il voit encore „ ce qu'il a vû, il entend ce qu'il a entendu, il répond ce qu'il a répondu; ce qui „ aura péri dans vôtre souvenir de vos prétensions, de vos intérêts, de vos motifs, de vos démarches, vous le retrouverés dans l'Esprit du Cardinal de Fleuri.

On nous peint d'une manière agréable la Paix, le Calme, la Tranquilité de ce Grand Ministre, dont l'impression riante, douce & aimable se répandoit toujours au dehors; la force, la vigueur constante de son Esprit & de sa Santé, nonobstant le poids des Affaires. On l'a vû porter jusques dans l'a-

ge le plus avancé, le Feu de la Jeunesse ; les Saillies de l'Imagination, les Fleurs du Printems au delà de l'Automne. Pour lui, nous dit on, le Tems couloit sans laisser de vestige de son passage.

On relève avec noblesse son Secret impénétrable, sa grande Pénétration, l'étendue, la variété infinie de ses Connoissances. Commerce, Finance, Guerre, Marine, Justice, Religion, Fonctions & Prerogatives des Charges, Droits du Prince & du Peuple, il étoit obligé de veiller sur tout. Il connoissoit les Forces respectives des Etats, les Interêts des Princes ; il possédoit à fond les Mœurs, le Caractère, le Génie des Nations. On auroit dit qu'il avoit été élevé dans toutes les Cours, qu'il avoit traité avec tous les Ministres, entretenu tous les Savans & assisté à tous les Conseils. Habile à cacher ses Projets, & à pénétrer les Dessesins des autres ; peut être point d'Homme moins connu que le Cardinal de Fleuri ; point d'Homme qui conût mieux les autres Homes.

A ces Talens de l'Esprit & du Génie, l'Auteur ajoute les Talens d'une Raison pure & éclairée, d'une vraie & saine Politique, & sur tout celui de les employer & de les rendre utiles à la Patrie. On voit sous son Ministère l'Esprit de douceur, de modération présider à la Destinée de l'Empire &

à la Fortune du Citôien. Les Dettes de l'Etat sont acquit es avec exactitude, la Confiance renaît, l'Argent circule. Nulle variation dans les Monoies. Le Commerce se repose sur une baze ferme & solide. L'Officier, le Soldat ne sont plus fatigu es par les lenteurs d'un Paiement trop dif er . Les dif erens Corps de l'Etat sont maintenus dans les justes bornes de leurs prérogatives. Il rend les Peuples heureux dans une longue Paix.

Mais ce n'est pas seulement dans une Administration paisible, que le Cardinal de Fleuri fait paroître le Génie & les Talens d'un Home d'Etat. On nous le représente mettant en mouvement les Forces du Roiaume, pour venger le Roi STANISLAS, privé, par des Cabales & des Factions, d'un Trône qu'il avoit occupé, & auquel les Voeux de la Patrie l'appelloient. On nous peint les heureux succès de cette Guerre, & plus encore les douceurs & les avantages de la Paix qui lui succède immédiatement. On relève la Gloire que le Cardinal de Fleuri s'acquiert en procurant la Paix entre CHARLES VI. & la Porte Ottomane; ce qui empêcha alors, dit-on, la Maison d'Autriche de périr avant son Chef. A ce sujet l'Orateur adresse cette Apostrophe à la Divinité : *Vous voies cette Maison  chapp e au Naufrage, enorgueillie de quelque succès, entreprendre de nous forcer à regretter*
notre

notre Générosité, à nous repentir de l'avoir mise en état d'oublier nos bienfaits. Confondez, punissez... Mon cœur forme des Vœux plus dignes d'être entendus dans le Sanctuaire.... Seigneur, comandez aux Vents & aux Flots, le calme succédera à la tempête! Que les Puissances ennemies se souviennent, que dans leurs malheurs la France fut leur ressource! Non, qu'elles l'oublient! Le souvenir des disgrâces passées irrite l'Orgueil; & la Jalousie ne pardonne point les services, lors qu'ils montrent tant de force & de pouvoir.

Les Services rendus à l'Eglise Gallicane affligée par les Divisions, ne sont pas oubliés. La Prudence & le Zèle du Cardinal contribuent à fermer les Plaies de l'Eglise. Sous son Ministère, diton, le Calme commence de renaître, l'Episcopat de se réunir, le Clergé de rentrer dans l'Ordre & la Subordination, le Troupeau d'écouter la Voix des Pasteurs, les atraits de Séduction de s'afoiblir, les vains Prodiges de disparaître, les Universitez savantes de plier sous l'Autorité, l'Education de la Jeunesse d'être confiée à des Homes de pure & saine Doctrine, les Comunautez distinguées de donner l'exemple de la soumission, les Esprits de fuir les aigreurs, les animositez de la dispute, les Cœurs de reprendre l'Amour de la Paix & de l'Unité.

Le Roïaume ne borne pas ses soins empressez. Destiné à être le Lien des Nations, le Pacificateur de l'Europe; l'Autorité que son Roi lui donne sur un Peuple, il la consacre au bonheur de tous les Peuples, & ici l'Orateur fait une récapitulation des Evénemens du dehors auxquels la France a eu part.

III. P A R T I E.

LE dernier Caractère du Sage attribué au Cardinal de *Fleuri*, c'est l'exemple des *Honneurs illustrés par la Vertu*. L'Orateur parcourt ici les éminentes Vertus de ce Grand Homme. Ses Mœurs ses Manières ne changèrent point avec la Fortune. La Faveur, ordinairement si fière, si méprisante, perdit avec lui ses hauteurs, son faste, son empire. Les illusions de l'Amour propre, de la Vanité, ne répandirent point leur poison dans son Ame: Il n'avoit acheté la Fortune par aucune bassesse, il la soutint sans orgueil & sans fierté. Doux, modeste, prévenant, accessible, simple, aisé dans ses manières; la timide Modestie étoit rassurée en l'abordant; chacun admiroit le Ministre revêtu d'un Crédit sans faste, d'une Elevation sans hauteur, d'une Autorité sans rebut, sans dédains, sans cet air imposant d'empire & de

de domination, si ordinaire. Des Manières civiles, humaines, officieuses; le tour de penser; le don de s'exprimer; le talent de peindre, de raconter; une conoissance délicate & profonde des bienséances; une égalité d'humeur parfaite & constante, répandoient des charmes & un agrément infini dans son Commerce.

Son désintéressement est fort exalté. Dispensateur des Graces, Distributeur des Emplois, il donne sans recevoir, il dispose sans retenir; les Richesses de l'Etat coulent entre ses mains sans s'y arrêter; ses propres Richesses servent au soulagement des Malheureux. Ce désintéressement si fécond en bienfaits, est le Chef d'œuvre de l'Ame, grande, noble, magnanime.

Citoïen & Chrétien, le Cardinal de Fleuri remplit tout ses Devoirs. La Place qu'il occupe dans le Roïaume, n'efface point le souvenir de la Place qu'il occupe dans le Sanctuaire; le soin de la Félicité publique n'affaiblit point le soin de la Sanctification personnelle. Ici on entre dans le détail & on fait un parallèle de sa conduite dans la Vie privée & dans le Ministère, avec sa conduite dans le Sanctuaire & dans l'Eglise. Son exemple confond le libertinage de la Cour, acoutumée à ne respecter d'autre Temple que celui de la Fortune, à ne croire d'autre Maître

que celui que l'on voit, à ne révéler d'autre Autel que le Trône, à n'invoquer, à n'adorer d'autre Dieu que celui qui distribue les Titres profanes & l'Opulence mondaine.

Aprochant de sa fin, on le représente repassant ses Années dans l'amertume d'une Ame contrite & humiliée; se rendant compte de ses Actions, de ses vûes, de ses desirs; travaillant à se conoitre, come Dieu le conoissoit; à se juger come Dieu devoit le juger. Philosophe pour le Monde, Chrétien pour l'Éternité, il dédaigne ce qui va finir, il n'a d'attention que pour ce qui va començer; il puise avec ferveur & humilité dans les Sources de la Grace; il se lave, il se purifie dans le Sang de l'Agneau.

La Visite que le Roi rendit au Cardinal peu avant sa mort est ainsi décrite : „ Son
 „ Maître, son Roi vient lui doneq les der-
 „ nières marques de son estime. Respec-
 „ tons par nôtre silence une situation dont
 „ l'Eloquence la plus vive, la plus animée,
 „ la plus heureuse dans ses Peintures, ne
 „ rendroit qu'imparfaitement le grand, le
 „ touchant. Ce Ministre à qui fut confiée
 „ son Enfance, Sujet le plus respectueux
 „ & le plus tendrement dévoüé, prêt à des-
 „ cendre dans le Tombeau; ce Prince,
 „ Objet de tant de soins & de tant d'amour,
 „ bai-

„ baigné de ses pleurs ! France , juge de ta
 „ perte & de ton bonheur ! Conois le prix
 „ de ce que le Ciel t'enlève , & de ce que
 „ le Ciel te conserve ! Ces Larmes sont la
 „ Gloire du Monarque & l'Eloge du Mi-
 „ nistre ! Quel Roi plus digne de nôtre
 „ amour , qu'un Roi qui montre tant de
 „ sentimens ? Quel Ministre plus digne de
 „ nôtre éternelle vénération , qu'un Minis-
 „ tre , qui a sù les mériter ?

Le Discours du Cardinal au D A U P H I N
 mérite bien d'être conservé : „ Prince , *lui*
 „ *dit-il* , Vous voïez un triste spectacle :
 „ Apprenez à conoitre l'inévitable & comu-
 „ ne destinée des Homes ! Ainsi périt la
 „ Fortune des Sujets ; ainsi périra la For-
 „ tune des plus puissans Monarques ! Ne
 „ vous laissez point surprendre par le vain
 „ éclat de ce qui finit au Tombeau ; ne vous
 „ atachez qu'à celui là seul qui est immortel.

Après cela le Cardinal se tourne entière-
 ment du côté de Dieu . Son Cœur dégagé
 des soins d'ici bas , n'a plus de mouvement
 que pour l'Eternité . On le voit tranquille
 jusqu'au dernier soupir , achever son Sacrifice ,
 s'endormir doucement du sommeil de Paix .

„ Il n'est donc plus , *s'écrie l'Orateur* , ce
 „ Ministre si puissant , si respecté ! Il est
 „ encore ; il n'est plus parmi nous ; il est dans
 „ les profondeurs de l'Eternité ! La Terre a

„ reçû la Terre; l'Esprit étoit venu de
 „ Dieu, il est retourné à Dieu.

L'Orateur suit encôre le Cardinal dans les profondeurs de l'Eternité. „ Le voila seul,
 „ dit-il, avec Dieu seul! Quelle révolution
 „ soudaine d'idées & de sentimens!... Ah
 „ que lui importe ce qu'il fut, & ce qui se
 „ passe sur la Terre! L'immense étendue
 „ de l'Eternité s'ouvre à ses yeux.... La
 „ Religion lui avoit appris. . qu'il n'y a de
 „ vrai bonheur, de véritable malheur que
 „ dans l'Eternité, . . . il le croioit. Le
 „ Voile est déchiré, il le voit, il le sent,
 „ il l'éprouve.

Le Père de la Neuville finit par d'excellentes Moralitez, & par des Prières pour le Salut du Grand Ministre qui étoit l'Objet de son Oraison funèbre. Finissons aussi l'Extrait d'un Discours, dont les beautez nous ont entraîné plus loin que nous n'aurions crû; en rapportant quelques traits des Réflexions pieuses que le Prédicateur adresse à son Auditoire. Après d'avoir fait souvenir de la brieveté de la Vie, dont la plus longue n'est qu'un instant, il ajoute: „ Je ne
 „ vois pour l'Homme que naître & mourir;
 „ l'espace qui sépare ces deux termes est
 „ si peu de chose qu'il n'est rien. Esprit,
 „ Talens, Opulence, Crédit, Autorité,
 „ Réputation; ces Dons, ces Trésors de

„ la Nature ou de la Fortune, souvenons
 „ nous qu'ils font renfermez dans un Vazo
 „ d'Argile : Il tombe, il se brise, il ne reste
 „ que des ruïnes & des débris. Acoutu-
 „ mons nous à penser come nous pense-
 „ rons dans l'Eternité, à juger come nous
 „ jugerons dans l'Eternité. Nous laisserons
 „ l'Home profane s'égarer dans des espé-
 „ rances & des félicitéz trompeuses ; loint
 „ d'envier ses prospéritez, nous déplorerons
 „ son illusion funeste. *Que sert à l'Home*
 „ *de gagner le Monde entier, s'il vient à perdre*
 „ *son Ame ?*

Apliquons à ceux qui pensent aussi sage-
 ment cette belle Exclamation de l'Orateur ;
 parlant du Cardinal de Fleuri. *Heureux donc,*
& mille fois heureux, cet Home véritablement
sage, d'avoir conçu que Dieu est le premier
Maitre ; la Religion, la première Loi ; le Bon-
heur de l'Eternité, l'unique fortune qui mérite
d'interessé le Cœur !

G E N E V E.

IL a paru en 1741. un Ouvrage très utile
 aux Banquiers, Négocians, Marchands,
 Comis, Agens de Change, & aux Chan-
 geurs, de même qu'à la Jeunesse que l'on
 destine au Commerce : Il est intitulé : *La*
Banque rendüe facile aux principales Nations

de l'Europe ; par PIERRE GIRAUDEAU l'Aîné.

Cette même Année l'Auteur y a ajouté un Supplément considérable, qui perfectionne son travail, & lui donne encore une utilité plus étendue. Il y a à la tête une Introduction nécessaire & très instructive de 14. pages. On trouve ensuite par ordre alphabétique : *Les Prix courans des Changes de chaque Place ; la division de leurs Monoïes de Change ; plusieurs nouveaux Tarifs pour les Espèces d'Or & d'Argent ; les Usances & les Jours de faveur ; les Changes étrangers ; les Arbitrages directs & indirects ; les Ordres en Banque ; le rapport réciproque des Poids, des Mesures pour les Corps étendus &c.* Le prix de l'Ouvrage entier a été de L. 5. Argent courant de Genève, pour les Souscrivans, & il se vend actuellement L. 6. 15.

Mr. *Giraudeau* propose de nouveau par Souscription un autre Ouvrage de 600. Pages 4to. intitulé : *Le Guide des Négocians ; contenant les Changes de Genève, pour la France, la Hollande, l'Angleterre, Gènes, Livourne, Turin, Milan, Auguste, Nuremberg, Francfort, & la Suisse &c ; & ceux de toutes ces Places pour Genève, servant de Preuve les uns aux autres ; calculés sur toutes sortes de Somes, & à tous les différens Prix de Change, qui peuvent se rencontrer.*

Cet Ouvrage renferme plusieurs Tarifs, par

par le moyen desquels on peut faire facilement en tout tems, par la seule Addition, les Changes de *Genève*, pour toutes les Places de la Correspondance directe.

Il est divisé en Chapitres, & les Chapitres en Sections; en sorte que les Calculs contenus dans une Section sont prouvés par ceux de la Section contraire. Chaque Chapitre est précédé des Principes pour faire par Règle les Opérations qui y sont contenues, afin qu'on en puisse reconoitre la justesse.

I. CHAP. *Genève & la France; la France & Genève.* La 1^{re} Section contient la Conversion des L. de France en L. courantes de Genève, depuis le Change à 145. jusqu'à 185. en augmentant successivement de quart en quart. Et la 2^{me} celle des L. courantes de Genève en L. de France aux mêmes Changes.

II. CH. *Genève & la Hollande &c.* Il renferme la Conversion des Florins en Livres courantes, & celle des L. en Florins, depuis le Change à 90. Deniers de gros jusqu'à 100. en augmentant de huitième en huitième. Ce Chap. finit par deux Tarifs, dont l'un contient la Conversion de l'Argent courant d'Hollande en Argent de Banque, & l'autre celle de l'Argent de Banque en Argent courant, depuis 3. jusqu'à 6. augmentant de 8^{me} en 8^{me}.

III.

III. CH. *Genève & l'Angleterre &c.* On y trouve la Conversion des L. Sterling en L. courantes, & celle des L. courantes en L. St. depuis le Change à 50. Den. Sterl. jusqu'à 56. en augmentant de 8^{me} en 8^{me}.

IV. CH. *Genève, Gènes & Livourne &c.* Il contient la Conversion des Piaftres de ces deux dernières Places en Livres de Genève, & celle des L. de Genève en Piaftres, depuis le Change à 93. jusqu'à 105. en augmentant de quart en quart. Ce Chap. finit par deux Tarifs, qui contiennent la Conversion de l'Argent hors Banque de Gènes en Argent de Banque, & de l'Argent de Banque en Arg. hors Banque, calculée sur le pié de 115. Courant pour 100. de Banque, fixé par Edit du Sénat du 1. Juillet 1741.

V. & VI. CH. *Genève & Turin &c.* La Conversion des L. de Piémont en L. de Genève, & des L. de Genève en L. de Piémont fait la Matière du Chap. V. suivant la manière de changer entre Genève & Turin, depuis le Change 95. jusqu'à 100. en augmentant de quart en quart. Et le Ch. VI. contient la même Conversion, suivant la manière de changer entre Turin & Genève, depuis le Change à 85. Sols jusqu'à 88. en augmentant de Denier en Denier.

VII. CH. *Genève & Milan &c.* On trouve ici la Conversion des Livres courantes
de

de Milan en Liv. cour. de Genève, & des L. de Genève en L. de Milan, depuis le Change à 94. jusqu'à 99. en augmentant de quart en quart. Ce Ch. finit par deux Tarifs contenant la Conversion de l'Argent courant de Milan en Argent de Change, & de l'Argent de Change en Argent courant, calculé sur le pié du Philipe à 5. L. 6. f. de Change & à 7. Liv. 6. f. courant.

VIII. CH. *Genève & Auguste, Nuremberg & Francfort &c.* Il contient la Conversion des Rixdalers de ces trois Places en L. de Genève, & des L. de Genève en Rixdalers, depuis le Change à 122. Den. jusqu'à 134. en augmentant de quart en quart. Ces Calculs peuvent servir pour Genève & Leipzig. Il y a deux Tarifs pour la Conversion des Rixd. en Fl. & des Fl. en Rixd. On trouve aussi à la suite de ce Chap. deux Tarifs contenant la Conversion des Gouldes ou Flor. d'Allemagne en Liv. de Suisse, calculée sur le pié de 2. Fl. 24. Crutz. pour L. 4. de Suisse, & celles des Livres de Suisse en Gouldes ou en Florins, calculée sur le même pié. Ces deux Tarifs peuvent servir aussi pour *Genève & Bâle,*

On voit par cette disposition que le Public retirera une grande utilité, & même une utilité pour toujours du Travail de M. *Girardeau.* Cet Ouvrage convient non seulement

ment aux Banquiers & Négocians, & à tous ceux qui se destinent au Commerce, mais encore aux Particuliers qui ont des Rentes en France, en Angleterre, en Allemagne &c.

On ne pourra souscrire que chez l'Auteur à Genève, & au lieu du Mois d'Août seulement qu'il l'avoit indiqué pour le terme des Souscriptions, il les recevra pendant tout le Mois de Septembre, pour faciliter divers de ses Compatriotes qui ont envoyé de ses Projets dans l'Etranger, & qui ont trouvé ce terme trop court. On le propose d'en faire tirer seulement 300. Exemplaires, & on mettra l'Ouvrage sous'Presse dès qu'on aura reçu le montant de 100. Souscriptions.

Ceux qui ont souscrit ci devant pour *La Banque rendue facile &c.* & qui voudront souscrire pour celui ci, ne le paieront que *Cinq Livres courantes de Genève* en Feuilles, savoir la moitié en souscrivant, & l'autre moitié en recevant l'Exemplaire. Les autres Souscrivans le paieront *Sept Livres* de la même manière; & on vendra *Neuf Livres* les Exemplaires non souscrits.

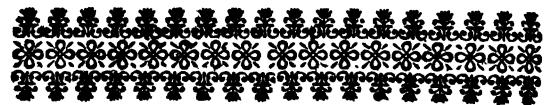
Pour faciliter les Particuliers & les Rentiers qui voudroient séparément les Chap. dont ils auroient besoin; on pourra souscrire pour les Chap. de la France, de Gènes & de Livourne, de Genève pour *Auguste, Nu-*
rens-

remberg, Francfort & Leipsig, moiennant 2. Liv. courantes chacun païables la moitié en souscrivant, & l'autre moitié en retirant le Chap. Ceux de la Hollande, de l'Angleterre, de Genève pour Turin, de Turin pour Genève & Milan, coûteront chacun 30. Sols courans; & les Tarifs pour l'Allemagne & la Suisse, 10. Sols, païables de même.

Les Souscriptions pour les Chap. séparés ne seront reçues non plus que pendant le Mois de Septembre; après lequel tems on les paiera la moitié plus, c. a. d. 3. Liv. ceux de 2. Liv. &c.

L'Auteur se fera plaisir de communiquer le Manuscrit, qui est achevé, à ceux qui seront curieux de le voir chez lui.





L'ILLUSTRE MALHEUREUX.

*Histoire Galante & Tragique, comencée dans
le Journal de Juillet pag. 79.*

DES que le Carosse fût arrivé, le *Président* avant d'en descendre, donna ordre à deux *Domestiques* qu'il avoit pris avec lui, & dont la fidélité lui étoit conüe, de suivre *Alidor* à l'*Apartement* qu'il leur indiqua. A peine eût-il pris la route du sien, que ses deux Filles vinrent à sa rencontre. La consternation étoit peinte sur leur visage, tout exprimoit en elles la tristesse la plus profonde, & des pleurs couloient de leurs yeux. Le *Président* sentit redoubler son affliction à leur vue. Il savoit qu'elles étoient susceptibles des impressions de la douleur jusques à l'excès. Il comprenoit bien que l'affaire d'*Alidor* & des *Barons* devoit leur en causer une bien forte. Il savoit d'ailleurs qu'elles avoient un tempéramment très délicat : Et come il avoit toujours eu pour elles une tendresse à l'épreuve de toute sa complaisance, il s' alarma d'abord & crai-

craignit beaucoup les suites de l'extrême révolution qu'il leur remarquoit. Cependant il ne voulut pas diferer à les éclaircir sur toutes les circonfiances de cette funeste catastrophe. Il s'enferma avec elles dans son Cabinet, & leur en aprit ce qu'il avoit fû de la bouche d'*Alidor*. Il leur dit ensuite qu'il avoit crû devoir prendre ouvertement sa défense, parce qu'il étoit son Parent, parce que tout le bon droit étoit de son côté, & parce qu'il avoit contracté, lui même avec le Marquis de ** son Père, des obligations qui méritoient une reconnoissance à tout entreprendre; qu'ainsi il n'avoit pas fait difficulté de lui doner sa Maison, parce qu'on avoit à faire à des Parties fort acréditées, & qui auroient bien pû le faire saisir malgré toutes ses précautions, lors qu'on y auroit pensé le moins. Il ajouta qu'elles auroient la liberté de le voir dès qu'il seroit en état de recevoir leur visite & qu'il leur recomandoit de lui en faire de fréquentes.

Il seroit superflû de s'arrêter à l'effet que produisit sur Mesdemoiselles de *** tout ce qu'elles venoient d'entendre. Elles avoient un cœur trop généreux, trop rempli de sentimens pour refuser leurs regrets a l'état déplorable de deux Homes dont elles possédoient tout l'amour: Mais elles l'avoient aussi trop droit pour les exemter de blâme;

&

& un malheur qu'on s'est attiré soi-même, laisse aux Intéressés bien plus de ressource pour s'en consoler, qu'un malheur arrivé sans qu'il y ait aucunement de sa faute. Après tout, c'étoit ce Parent si aimable, si chéri qui avoit triomphé de deux téméraires. On est plus qu'heureux lorsque dans de grandes perplexités l'inclination n'est pas contrainte par le devoir, & que le devoir à son tour n'est pas répugné par l'inclination.

Le Président quitta ses Filles pour aller vers son cher Cousin. Il le trouva fort enflammé; ce qu'il attribua d'abord au mouvement du Carosse : Mais il fut bien surpris, en l'observant de plus près, de voir que ses yeux étoient tout noyés, & ses joues trempées de larmes. Il le conjura de ne lui en point cacher le sujet, & l'assura d'avance que son affaire ne devoit absolument point l'attrister. *Mon cher Alidor, lui dit il, assurez vous que j'en fais la mienne propre. Ou je perdrai tout mon crédit & mes lumières; ou vous serez triomphant dans la Procédure, come vous l'avez été dans le Combat. Vous savez bien que je vous ai toujours placé dans mon Cœur au nombre de mes Enfants! Je ne prétens pas régler aujourd'hui cette preuve de mon attachement sur les démonstrations d'une Amitié limitée : Je prétens agir pour vous en véritable Père. Je me flatte que mes Amis seront les vôtres; & quant à*
mon

mon particulier, mes services vous sont acquis & ma Bourse est ouverte pour vous. Tranquillisez vous; c'est moi, c'est le Président de *** qui vous fait ces avances. Vous n'ignorez point qu'il n'est pas capable de les faire témérairement.

Alidor fut percé jusqu'au fond du cœur des sentimens généreux qu'il éprouvoit dans la personne du Président. Il prit ses mains, qu'il pressa étroitement entre les siennes; & aiant demeuré ainsi quelques momens sans parler, il lui répondit enfin en ces termes. La chaleur avec laquelle je vous vois occupé de mes intérêts, vous empêche sans doute, Monsieur, d'apercevoir le vrai motif des pleurs que vous me voyez verser. Je vous fais rendre trop de justice, & je dois trop bien augurer de votre Candeur, pour n'être pas convaincu que vous m'inviterés à redoubler mes gémissemens quand vous saurés quel est l'objet qui me fait répandre des larmes. Ne croiés pas que ce puisse être la crainte des suites cruelles qu'aura infailliblement mon Affaire avec les Barons de..... Quand je n'aurois pas eu honte de descendre à cette foiblesse, ce que vous avés déjà fait à mon égard, m'auroit parfaitement rassuré; & quand je n'aurois pas trouvé en vous ce que j'y trouve en éfet, je n'aurois jamais pu me souffrir une bassesse aussi flétrissante. Je pleure, Monsieur, je pleure sur ma fatale Victoire; je pleure sur le destin de mes Agressors; Je pleure sur le

& un malheur qu'on s'est *Monde, sans cette sa-*
 laisse aux Intereffés *es Humains à s'entre*
 pour s'en consoler, qu'*la mort à un Home,*
 qu'il y ait aucuner *Quelle source d'amertu-*
 tout, c'étoit ce P *moi, presque au, cōmen-*
 qui avoit triomphé *Ne sentés vous pas toute la*
 est plus qu'he *étoile ? Je vous l'avoite j'aurais*
 des perplexité*ffer aujourd'hui pour lâche, que*
 trainte par *is le titre, adieux de Meurtrier !*
 son tour, *ident demeurra come, en extase à*

Le Prince couverte du fond, de l'Âme de son
 vers son. Il l'admirait avec complaisance, &
 flamé? vouloit autant de bien de son estime
 ment de sa tendresse pour lui, qu'Alidor avoit
 en peu de lui être redevable. Il sût bien lui
 faire conoitre tout le cas qu'il faisoit de sa
 façon de penser, en prenant occasion de
 relever les traits qui caractérisent la vérita-
 ble grandeur d'Âme, & la séparent de son
 phantôme : Il le fit en Connoisseur parfaite-
 ment éclairé sur l'excellence de la première
 & sur le faux éclat de l'autre. Il en vint
 ensuite insensiblement aux raisons qu'Alidor
 avoit d'accorder les beaux sentimens avec
 la tranquillité qui lui étoit si nécessaire, & il
 lui représenta, qu'il pouvoit en puiser les
 moyens dans ces beaux sentimens même,
 sans les sacrifier à sa conservation. Après lui
 avoir dit sur ce point tout ce qu'il y avoit
 à dire de plus consolant, il voulut se retirer.

Alidor

ressé, de nouveau par son extrême
 sur le procédé du Président, lui
 vergiquement que s'il eût eu
 aire de son Génie. Il finit
 de faire écrire au plutôt par son
 ar au Marquis de ** tout ce qui
 arriver. Le Président lui promit
 e lui même & lui dit qu'il vouloit
 ger de lui de n'avoir d'autre sollicitude
 ue celle d'accélérer sa guérison, en ne
 s'occupant d'aucune idée acablante. *Alidor*
 promit de faire les efforts pour cela, & le
 Président sortit.

Un Domestique vint lui dire qu'on avoit
 servi; mais que le Gouverneur d'*Alidor*,
 qui venoit d'entrer atendoit dans son Anti-
 chambre. Le Président s'y rendit tout de
 suite, & lui demanda ce qu'il y avoit de
 nouveau. Le Gouverneur lui raconta que
 le premier Agresseur d'*Alidor* avoit été trou-
 vé réellement mort, & que l'autre, au rapport
 des Médecins, avoit trois Simptomes mor-
 tels, savoir des rougeurs furnaturelles, une
 grande sufocation, & un trépignement de
 nerfs; qu'outre cela ils croïoient sa blessure
 très profonde; & que bien qu'on ne pût
 rien avancer que conjecturalement jusqu'à ce
 qu'on eût levé le premier Apareil, ils l'a-
 voient condamné unanimement à ne pas en
 revenir. Le Président aiant réfléchi en lui

barbare Point d'honneur du Monde, sur cette sanglante chimère, qui force les Humains à s'entre-tuer. Je viens de donner la mort à un Home, & peut être à deux : Quelle source d'amertumes, de remors pour moi, presque au commencement de ma Vie ! Ne sentés vous pas toute la rigueur de mon Etoile ? Je vous l'avois j'aurois mieux aimé passer aujourd'hui pour lâche, que de m'être aquis le titre odieux de Meurtrier !

Le Président demeura come en extase à cette découverte du fond de l'Ame de son Parent. Il l'admirait avec complaisance, & il se vouloit autant de bien de son estime & de sa tendresse pour lui, qu'*Alidor* avoit lieu de lui être redevable. Il sût bien lui faire conoitre tout le cas qu'il faisoit de sa façon de penser, en prenant occasion de relever les traits qui caractérisent la véritable grandeur d'Ame, & la séparent de son phantôme : Il le fit en Conoisleur parfaitement éclairé sur l'excellence de la première & sur le faux éclat de l'autre. Il en vint ensuite insensiblement aux raisons qu'*Alidor* avoit d'acorder les beaux sentimens avec la tranquillité qui lui étoit si nécessaire, & il lui représenta, qu'il pouvoit en puiser les moiens dans ces beaux sentimens même, sans les sacrifier à sa conservation. Après lui avoir dit sur ce point tout ce qu'il y avoit à dire de plus consolant, il voulut se retirer.

Alidor

Alidor pressé de nouveau par son extrême sensibilité sur le procédé du Président, lui parla aussi énergiquement que s'il eût eu la liberté ordinaire de son Génie. Il finit en le priant de faire écrire au plutôt par son Gouverneur au Marquis de ** tout ce qui venoit d'arriver. Le Président lui promit d'écrire lui même & lui dit qu'il vouloit exiger de lui de n'avoir d'autre sollicitude que celle d'accélérer sa guérison, en ne s'occupant d'aucune idée acablante. *Alidor* promit de faire les efforts pour cela, & le Président sortit.

Un Domestique vint lui dire qu'on avoit servi; mais que le Gouverneur d'*Alidor*, qui venoit d'entrer atendoit dans son Antichambre. Le Président s'y rendit tout de suite, & lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau. Le Gouverneur lui raconta que le premier Agresseur d'*Alidor* avoit été trouvé réellement mort, & que l'autre, au rapport des Médecins, avoit trois Simptomes mortels, savoir des rougeurs furnaturelles, une grande sufocation, & un trépignement de nerfs; qu'outre cela ils croioient sa blessure très profonde; & que bien qu'on ne pût rien avancer que conjecturalement jusqu'à ce qu'on eût levé le premier Apareil, ils l'avoient condamné unanimement à ne pas en revenir. Le Président aiant réfléchi en lui

même sur ce qu'il venoit d'entendre, s'informa du Gouverneur, s'il ne conoissoit pas les Médecins qui avoient été apellés. Le Gouverneur lui répondit qu'il en conoissoit un dont il s'étoit servi dans le besoin, & *Alidor* aussi, depuis qu'ils étoient à *Toulouse*. Le Président lui dit d'aller trouver incessamment ce Médecin de sa part, de le prier de lui dire s'il y avoit à présumer que le Baron mourût le même jour, & de venir immédiatement lui rendre réponse.

Le Gouverneur courut à la Maison du Médecin, qu'il trouva heureusement chez lui. Ce grave Docteur, Homme d'une haute réputation, soit par sa grande Capacité, soit par sa longue expérience; & d'ailleurs généralement reconu pour avoir autant de probité que de savoir, ne fit pas difficulté de parler selon ses lumières. Il dit au Gouverneur qu'infailiblement le Baron mourroit de sa blessure; mais que suivant toute apparence sa mort n'arriveroit pas si tôt; qu'au reste il le verroit encore le même jour, & qu'après sa Visite, il lui feroit savoir s'il y avoit quelque chose d'extraordinaire.

Le Gouverneur revenoit rendre compte au Président de l'avis du Médecin, quand il fut arrêté par un intime Ami d'*Alidor*. Celui ci lui témoigna d'abord combien il étoit affligé du malheur de son Ami; & l'avertit

ensuite que le Baron de avoit demandé lui même , il n'y avoit pas un quart d'heure , qu'on lui fit venir des Juges ; qu'en conséquence le jour ne passeroit point , sans que le Juge Mage fût prendre sa Déposition. C'est de mon Père, dit-il , que je tiens cette nouvelle , & j'étois fort impatient de vous la communiquer. J'étois sorti pour cela, & je me félicite de vous avoir rencontré si à propos pour vous en instruire. Le Gouverneur répondit à la démarche de ce genereux Ami , come il convenoit. Il lui témoigna à son tour qu'il étoit bien mortifié de ne pouvoir le conduire auprès d'*Alidor* , & l'assûra qu'il ne manqueroit pas de relever l'important service qu'il venoit de lui rendre. Il ne crût pas devoir lui cacher que son Ami étoit à l'abri de toute surprise : Après quoi il prit très poliment congé de lui.

Il se rendit en hâte chez le Président ; & lui raporta , avec la décision du Médecin , l'avertissement qu'il avoit reçu en Ville. Le Président répondit que si la chose étoit ainsi , il ne pouvoit arriver rien de plus heureux ; que le but qu'il avoit en vûe , en l'envoiant vers le Médecin , étoit précisément de prendre les mesures convenables , selon le danger plus ou moins pressant du Baron , pour qu'il ne fût pas mort sans avoir été oui : Que le cas y échéant , il auroit bien sû trou-
ver

ver les moïens d'en venir à bout; mais qu'il valoit infiniment mieux que la chose vint du propre mouvement du Blessé; & qu'il n'étoit plus question d'agir que sa déposition ne fût préalablement écrite. Suivant cette résolution, le reste du jour fut employé à écrire au Marquis de **, à prévoir les expédiens à prendre dans les poursuites du Comte de & du Vicomte de Pères des Barons; & à divertir *Alidor* des triste Réflexions dont il étoit obsédé. Le Médecin ordinaire de la Maison étant venu le voir avec le Chirurgien qui l'avoit déjà pansé, on trouva qu'il n'avoit absolument point de Fièvre. Le Président en eut une joie qu'on ne sauroit exprimer. Elle auroit été complète s'il n'avoit craint que son Parent passât la Nuit sans dormir: C'est de quoi il s'expliqua en particulier avec son Médecin, qui lui donna parole de remédier aux insomnies. Ainsi come dans les extrêmes Adversités, ce qui nous flate le plus sensiblement est sans contredit la première lueur d'une favorable espérance, le Président, sa Famille & le Gouverneur furent tout à coup bien plus capables de consolation, qu'ils n'eussent osé le penser.

Le lendemain on fît que le Baron de aiant été affermenté dans la forme ordinaire, avoit expressément déclaré: *Que le Baron de.....*

Et lui, qui étoit contre Alidor pour un léger mécontentement, s'étoient transportés chés lui ce jour même vers les six heures du matin, pour l'obliger à se battre. * Que son Domestique leur aiant dit que son Maître n'étoit pas encore éveillé, ils lui avoient donné commission de lui faire savoir à son réveil, qu'ils le prioient de venir sur le Rempart où ils avoient à lui commander des choses de conséquence. Qu'environ une heure après, il étoit venu les joindre, & les avoit acueillis avec beaucoup de civilité, ne pouvant aucunement soubçonner qu'ils l'eussent engagé à venir pour mettre l'Épée à la main: Qu'eux lui en aiant fait assez brusquement la proposition, il n'avoit rien négligé pour les en détourner: Qu'à la fin se voyant poussé à bout il s'étoit battu très noblement, d'abord contre le Baron de & ensuite contre lui &c.

Malgré l'aigreur du Président contre les Agresseurs d'Alidor, il ne pût qu'admirer la magnanimité du Baron, qui pouffoit l'effort de son Heroïsme jusqu'à s'accuser lui même, pour que son Meurtrier fut reconu innocent. Il ne doutoit point que son Parent ne lui eut acusé juste, & que le Baron n'eut fait dans sa Déposition, que l'honneur dû à la Vérité. Jusques là cet acte lui paroissoit bien

* Dans ce tems là les Duëls n'étoient pas aussi rigoureusement défendus en France, ni sous les mêmes peines qu'il l'ont été depuis.

bien moins extraordinaire qu'indispensable. Pour faire une brèche à sa probité, qui tende à la ruine totale d'un Homme qu'on a nécessairement à être son ennemi, il faut être soi-même le plus méchant, le plus infame de tous les Hommes: Peu s'en faut qu'on ne soit aussi méchant & aussi infame, lors qu'on, sans un fondement absolu, on est capable de suspecter quel Mortel que ce puisse être, d'une semblable indignité. Le Baron ne pouvant être embrassé dans le premier de ces Portraits, on ne sauroit penser après ce qu'on a vu du caractère du Président qu'il soit dépeint dans le dernier. Il ne pouvoit donc envisager que come un devoir que le Baron alloit infailliblement remplir, une Déclaration de sa part qui lavoit parfaitement *Alidor*. Mais ce qu'il jugeoit digne des plus grandes loüanges; C'est que ce Moribond avoit expressément demandé, avoit été impatient de faire savoir au Public: que c'étoit lui qui étoit en tout le coupable. Il lui donna de grands regrets, & il auroit voulu de tout son cœur l'élever au tranchant de cette faux redoutable, qui termine indifféremment les Jours des Vieux & des Jeunes; & qui étoit déjà prête à le moissonner.

Cependant ce retour de l'estime & de l'amitié du Président envers le Baron n'amélioroit pas sa destinée. Les vingt & quatre heures expirées, on leva le premier Apareil

de sa Blessure, & l'ayant fondée, on trouva qu'il étoit perdu sans reffource; on jugea même par la grande diminution de ses forces, que le moment de sa fin aprochoit. Le Comte son Pere, qui affiſtoit à cette douloureuse scène comprit bien qu'il n'y avoit point de Remède pour rapeller son Fils à la Vie. Il se retiroit navré à l'extrême: Le Baron le pria de s'aprocher & lui parla ainsi.

Au nom de Dieu qui dispose de toutes choses, & au nom de la Tendresse paternelle dont vous m'avez doné tant de gages si précieux; je vous supplie, Monsieur, de modérer l'affliction que je vous cause. Je vous proteste que mes plus vaines douleurs ne sont bien moins insupportables que l'état où je vous vois. Je me trouverois trop heureux, je serois le plus content de tous les Humains, si je pouvois me flater d'être avant ma mort l'Instrument de votre consolation, come j'ai eu le malheur d'être celui de votre amertume. Je vous en demande pardon très respectueusement, & j'ose me flater de l'obtenir; mais, Mon cher Père, cette grace toute seule ne satisfait pas mes desirs. Aidez plus de soin de vous, aidez plus de pitié de moi même. J'ai plus besoin d'être encouragé qu'aten iri. On ne se détache pas pour toujours d'un Père aussi bon que vous, sans se faire bien des violences. Aidez moi à ce détachement si essentiel; Voies venir nôtre séparation avec constance: C'est le plus sûr moien, après la Grace du Redempteur, de me la faire accepter en Chrétien. Mon Père, Mon très

c' est Père , Oserai-je vous demander une troisième faveur encore ? Le Comte ne se possédant plus se jeta au Col de son Fils & l'embrassant , fondant en larmes , lui protesta d'exécuter tout ce qu'il voudroit exiger de lui. *Et bien Mon cher Père ,* reprit le Baron , *j'exige , puisque vous voulez bien me souffrir ce terme , que vous sacrifiés tout votre ressentiment contre Ali-dor , & qu'il obtiene dans votre cœur la place que j'y ai occupée.*

Ah ! mon Fils , s'écria le Comte , Qu'avez vous pû me proposer ! *Mon très cher Père ,* continua le Baron , *Vous ne le conoissés point , Vous ne savés pas toute l'étendue de son mérite & de ses grandes qualités. Tout jeune qu'il est , c'est un Heroe du premier ordre. Ne lui imputés point ma mort ; c'est outrager la Vérité. Elle ne doit être imputée qu'à mon injustice & à mon extravagance. Si le Baron de & moi avions été moins déraisonnables , nous ne serions pas les Victimes de sa Valeur. Eh ! que ne nous a t'il pas dit , avant de se battre , pour nous faire rentrer en nous mêmes ; pour nous empêcher de creuser nôtre Tombeau !* Le Comte eut besoin de toute la supériorité de sa Vertu sur les droits de la Nature , pour assurer son digne Fils , que ses sentimens lui en inspiroient de semblables. Il le fit pourtant ; mais ne se sentant plus la force de demeurer auprès du Baron , il alla dévorer en secret les contradictions de ses promesses , & du penchant qui l'animoit contre le Meurtrier de son Sang.

Lors qu'il en étoit le plus vivement obsédé, il fut averti que le Vicomte de venoit d'arriver. Il poussa un profond soupir & alla à sa rencontre. L'entrevüe fut d'abord si sensible à l'un & à l'autre qu'ils furent asses long-tems sans se parler. A ce silence supliciaire, succédèrent des exclamations plaintives, en fin s'étant réciproquement dit, sur leur comune disgrâce, ce que peut dicter dans ces occasions une Education distinguée, & la délicatesse des sentimens; le Comte fit le récit circonstancié de la querelle des Barons & de ses suites. Ce détail fut un coup de foudre pour le Vicomte qui demeura interdit. Revenant à lui même, après un long intervalle, il demanda au Comte à quoi il s'étoit déterminé, & sur quel pié étoit cette affaire. Le Comte lui répondit qu'il n'avoit qu'à décider lui même s'ils n'avoient pas les mains liées par la Déposition de son Fils? Le Vicomte en convint, & l'aveu qu'il se vit forcé d'en faire irritant sa douleur, il s'y abandonna sans mesure. Il poussa si avant les marques de son désespoir, que le Comte, tout inconsolable qu'il étoit, eut la fermeté de faire auprès de lui l'office de Consolateur.

Sur le déclin du jour, malgré les instances du Comte, pour l'engager à accepter sa Maison, il voulût absolument se retirer à son Auberge. Il y passa la plus crüelle Nuit du monde, & s'étant levé de grand matin, il ordona à son Valet d'aller sans délateller ses Che-

vaux ; & s'étant fait apporter une Ecritoire il écrivit au Comte de la manière qui suit. *Je pars, Mon cher Comte. Toulou, je m'est si odieux que je ne saurois plus m'y souffrir. Je vais loin de la Ville fatale où mon Fils a perdu le jour, déplorer son sort & gémir jusqu'à mon dernier instant sur le mien même. Je prie Dieu de vous rendre plus susceptible de consolation que je ne saurois l'être ni le devenir. Agissés come vous le trouverés bon; j'approuverai toujours vôtre conduite, & je serai avec un attachement aussi respectueux que sincère &c.* Cette Lettre finie, il la remit pour la faire sûrement rendre, & monta incontinent à cheval.

Le Baron de survécut trois jours au départ précipité du Vicomte. Il ne vit jamais son Père sans lui renouveler qu'il avoit promis de ne vouloir point de mal à *Alidor*. Plein de ces sentimens religieux, vers l'heure du Midi de son cinquième, une sueur froide se répandit sur tout son Corps; il expira après trois heures d'agonie. La manière dont il avoit réparé son égarement, & le fond de Religion qu'il venoit de faire paroître lui attirèrent des regrets de toutes parts. Un bel Esprit qui dictoit dans ce tems là à l'*Académie des Jeux Floraux*, consacra ainsi à la mémoire de sa belle mort les fruits de sa Veine Poëtique.

O Mort dont le lugubre Autel
N'est fumant que par le Carnage ;
Tu vois à la fin un Mortel
Venir te rendre un libre Homage.

Il est juste que mon encens
Te soit offert, brûle à ta gloire,
Et de tes éfers tout puissans,
Consacre à jamais la mémoire.

Quel Spectacle ! Un Fils des Amours,
Est enyvré de leur Prestige :
Il te voit abrèger ses Jours,
Et c'est un Chrétien, un Prodigé !

Ah ! Viens graver dans tous les cœurs,
Un atrait pour ta triste cendre !
De tes salutaires fraicurs
Il n'est rien qu'on ne doive attendre !

Alidor étoit préparé à ce coup. Le Président qui ne doutoit pas que la nouvelle ne lui en fut extrêmement douloureuse, à force de la lui faire pressentir, l'avoit come familiarisé avec l'atente de la recevoir à toute heure. Mais quoi qu'il s'y atendit, il n'en fut guères moins atristé que s'il ne s'y fut pas attendu. Cependant malgré l'ateinte que ce surcroit d'affliction devoit apporter à son prompt rétablissement, le bénéfice de la Jeunesse & la vigueur du tempérament lui procurèrent bientôt la parfaite guérison de ses blessures.

Dès le lendemain même qu'il fut chés le Président, ses aimables Filles ne manquèrent pas de le voir. Cette première Visite fut d'abord peu satisfaisante de part & d'autre. Elles aperçurent l'impression que leur vüe faisoit sur leur Parent ; & en tirant leurs conséquences, elles comencèrent à soupçonner le véritable sujet de son combat avec les Barons. Quel coup de Glaive pour des Persones capables de la plus sensible délicatesse ! Elles eurent

cependant la discrétion de n'en rien faire paroître; elles furent extrêmement réservées, & leur Visite dura peu.

S'étant retirées sous prétexte de ne vouloir pas l'incomoder, elles se communiquèrent leurs idées; & aiant concilié tout ce qui s'étoit passé a leur Campagne, avec la querelle subite entre *Alidor* & leurs Amants, elles ne comprirent que trop combien leurs soupçons étoient fondés; & ne doutèrent plus que la jalousie des Barons ne les eut poussés à la fureur de se battre; Elles portèrent même si loin la conviction de leurs conjectures, qu'elles ne pouvoient assés s'étonner de n'avoir pas plutôt compris, une chose qui devoit saisir les yeux des moins clair-voians. Elles convinrent qu'il ne faloit pas en parler ouvertement à *Alidor*, mais seulement en lâcher toujours quelque trait dans leurs conversations, & l'observer de près, parce qu'inafailliblement elles viendroient mieux à bout par ce moien de lui en arracher l'aveu.

Dans ce point de vüe, elles ne se trouvèrent jamais auprès de lui sans faire adroitement naître l'ocasion de tomber sur son affaire & sur le sujet qui avoit pû la lui attirer. *Alidor* qui faisoit son possible pour éluder ces propos se trouvoit pourtant quelque fois embarrassé; cet embarras étoit aperçû, & on ne négligeoit pas d'en tirer de fortes conséquences. Quelques jours après le décès du Baron de se trouvant seules avec leur Parent, elles lui deman-

dèrent s'il se feroit une peine de leur donner sa confiance. Il leur protesta qu'il s'estimeroit trop heureux, si elles vouloient bien l'accepter. Ne nous cachés donc plus *Alidor*, lui dirent-elles, que les Barons se sont batus avec vous par rapport à une querelle dont nous sommes la cause innocente. *Alidor* ne s'en défendit point. Je ne vous en aurois jamais parlé, leur dit-il, mais puisque vous l'avez compris, il ne s'agit plus de vous en faire un mystere. Vous ne savés pas, reprirent-elles, tout ce qu'il y a de défolant pour nous dans cette cruelle explication. Vous pourriés facilement le comprendre, mais nous vous prions au contraire de ne vouloir point l'aprofondir : Cet éclaircissement n'aboutiroit plus qu'à nous rendre plus infortunés l'un & l'autre. Il nous en coutera cher, & bien cher pour nous surmonter; mais il n'y a pas à balancer; quoi qu'il en arrive, il faut s'y résoudre : C'en est fait, *Alidor*, vous ne nous verrez jamais accepter aucun Etablissement. *Alidor*, fut étourdi d'entendre parler sur ce ton M^{lles} de ***. Leur résolution lui causoit les plus vives inquiétudes, sans qu'il eut la force de s'y opposer : Il se reprochoit les politesses qu'il leur avoit fait & il auroit voulu qu'elles n'eussent jamais entendu parler de lui.

Le Marquis de ** arriva sur ces entrefaites. Le Président coupa d'abord court à l'épauchement de sa gratitude, pour l'informer de ce qu'on avoit déjà fait, & de ce qu'il y avoit à

faire encore: Il envoia ensuite une Personne de confiance au Comte, pour savoir de lui quelles étoient ses prétentions. Le Comte aiant répondu qu'*Alid.* n'avoit point de Particivile, le Président fut d'avis que des Lettres de grace de la petite Chancellerie lui suffisoient: Et on lui en fit expédier. Le Marquis, pénétré au delà de toute expression des grands services que lui avoient rendus le Président, après l'en avoir mille fois remercié, partit pour retourner à sa Terre avec son cher Fils, qu'il ne voulût plus laisser à *Toulouse.*

On donnera la suite un autre Mois.



T A B L E.

E ssai sur l'Origine des Devoirs de l'Homme	107
Lettre sur le Livre intitulé <i>Pamela.</i>	128
Dieu manifesté dans les Ouvrages de la Création, Ode.	160
Lettres de Critique & de Littérature par M. Cuper, Bourguemattre de Deventer.	164
Oraison funèbre du Cardinal de Fleuri	169
La Banque rendue facile, par Mr. Girardeau.	191
Le Guide des Négocians par le même.	192
L'Illustre Malheureux, Histoire Galante & Tragique.	199

ARALGNE'E est le mot de l'Enigme du Mois passé.